Une jeunesse sur la "Main"

Robert Duval

UNE JEUNESSE SUR LA « MAIN »,

LA TAVERNE PARK HOUSE

Robert Duval

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Duval, Robert, 1948-

Une jeunesse sur la «Main», la taverne Park House

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-924224-51-9

1. Duval, Robert, 1948- - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8607.U935J48 2014 C843'.6 C2014-941009-3
PS9607.U935J48 2014

Conception graphique de la couverture: M.L. Lego

© Robert Duval, 2014

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales
du Québec, 2014

ISBN: 978-2-9242-2452-6

www.editionslpd.com

Ce livre est également disponible en format papier

Introduction

Chers lecteurs,

Vous n'êtes pas en train de lire un roman, un essai, une pièce de théâtre ou quelque chose du genre. En fait, je veux au cours des pages qui vont suivre, vous raconter l'histoire, peut-être à l'occasion romancée, de la taverne Park House, aussi appelée la Cathédrale ou la Chapelle, dont mon père a été copropriétaire de 1951 à 1987. Ce commerce se trouvait sur le coin nord-est de l'intersection Sherbrooke et Saint-Laurent à Montréal. Pourquoi raconter l'histoire d'une taverne? Tout simplement pour montrer ce qui se passait dans ce type d'établissement au cours de ces années-là et voir toute la misère humaine, mais aussi, toute l'entraide et la culture qui régnaient en ces lieux.

Je me propose dans un premier temps de vous amener en 1987, plus précisément en juin, pour la fête de fermeture de la taverne. Mon père, alors âgé de 66 ans, venait de vendre le commerce ainsi que les logements d'en arrière et d'en haut. La taverne est par la suite devenue un resto-bar qui n'a aujourd'hui plus rien à voir avec ce qu'elle était jadis, tant en ce qui concerne le lieu que le type de clientèle qui la fréquentait. Tout au cours de cette fête, vous rencontrerez les personnes étranges qui hantaient l'endroit, tout comme vous conviendrez que leurs vies, souvent très difficiles, méritent d'être évoquées. Il faut dire que le fait que les femmes n'avaient pas accès, en ce temps, à ces établissements, a beaucoup contribué au mystère qui les entourait. Vous serez également témoins de certaines tranches de l'histoire du Québec. Je sais que la pièce de théâtre Broue a déjà, de façon humoristique, fait voir aux Québécois ce que pouvait être une taverne. D'ailleurs, j'ai moi-même vu cette pièce à trois reprises et à chaque fois, elle m'a fait rire tout en me rappelant de merveilleux souvenirs. Même si mon père et moi avons été témoins de situations loufoques, il n'y avait pas que des scènes humoristiques dans les tavernes. Je vous convie donc à ce voyage dans le temps pour visiter ce lieu de rencontres pour beaucoup de Québécois, Portugais, Italiens, Polonais, etc. À cet endroit se sont côtoyés des travailleurs, des assistés sociaux, des ivrognes, des artisans, des artistes et des étudiants.

Je voudrais dédier ce livre à la mémoire de mon père, Fernand, qui en plus d'avoir été copropriétaire de la taverne Park House, y a travaillé six

jours par semaine, souvent sept, et ce, durant 36 ans. Il a été le père le plus merveilleux qui soit.

Chapitre 1

La fête

Ce samedi de juin 1987 était particulier pour moi. En effet, je mettais alors les pieds pour la dernière fois à la taverne Park House. J'y avais passé plusieurs des dimanches de mon enfance et j'y avais également travaillé à 20 ans lorsque j'avais décidé de quitter l'université pour une année. Par contre, je m'étais éloigné au cours des dernières années puisque j'habitais maintenant Granby. En fait, je n'avais pas visité les lieux depuis presque douze ans. Je savais cependant que je retrouverais ce jour-là plusieurs anciens habitués et employés. Mon père avait décidé d'organiser une petite fête pour remercier ces personnes et dans plusieurs cas, pour les voir une dernière fois. J'étais donc invité à titre de fils du patron et ancien employé.

Ti-Caille, client durant plusieurs années, était à la porte et contrôlait les entrées. En effet, la taverne était fermée, sauf pour les invités. En me voyant arriver, il me sauta littéralement dans les bras:

—Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu, mon Robert!

—Pis toé, Ti-Caille, toujours aussi beau bonhomme…

—J'essaie, j'essaie… dit-il fièrement en replaçant sa cravate et son veston qu'il portait probablement pour la première fois et qui, je l'appris plus tard, faisaient partie de l'ancienne garde-robe de mon père.

En fait, il était loin d'être beau. C'était un déficient mental léger et son visage avait continuellement l'air torturé et grimaçant. Il avait souvent effectué des petits travaux de peinture dans la taverne ou dans les appartements du haut. Il était toujours disposé à aider et n'avait aucun d'ennemi. Jamais je ne l'ai vu fâché, sauf lorsque quelqu'un osait dire du mal de mon père. J'avais compris depuis longtemps que dans sa tête, c'était aussi son père.

—Entre, Robert, me pria-t-il, ils sont tous au fond de la taverne

—Merci, Ti-Caille, à tout à l'heure.

Plus je marchais vers le fond, plus je reconnaissais des visages familiers. Il y avait d'anciens employés, André, Pierre, Walter, Richard, Claude et Mercier; tous des gens avec qui j'avais eu beaucoup de plaisir. Mais surtout, je reconnaissais peu à peu des clients: les trois Roger (Cayer, Ouimet et Desroches), le sourd, le baron, les deux Mike (le petit et le gros), le policier Brazeau et quelques autres que je n'arrivais pas vraiment à identifier. Bien sûr, mon père se trouvait parmi eux. Je fus accueilli tant par des cris de joie que des sarcasmes:

—Si ce n’est pas le beau grand baveux!

—Beau et grand, oui, mais baveux… Il y en a des pires que moi, ici!

—Qu’est-ce que ça te fait d’être ici, Bob?

—Cette bâtisse, c’est un grand morceau de mon enfance et c’est aussi le début de ma vie adulte. Je sais que mon père a beaucoup de choses à vous raconter, mais laissez-moi vous montrer comment cet endroit a été important, pour moi, dans mon enfance.

Je commençai alors à raconter l’histoire que vous trouverez au chapitre suivant.

Chapitre 2

L'Enfance

Papa, je veux aller à la taverne!

Connaissez-vous beaucoup d'enfants de six ou sept ans qui interpellent leur père de cette façon tous les dimanches? Eh bien chez nous c'était à peu près toujours comme ça. Lorsque nous revenions de la messe, le dimanche matin vers 10h30, Fernand partait pour la taverne, fermée cette journée-là, pour examiner les chiffres de vente de la veille, remplir les réfrigérateurs, préparer son dépôt du lundi, vérifier que tout était à l'ordre, nourrir le chat…

Nous partions donc de notre résidence du quartier Rosemont pour nous rendre à l'intersection de «la Main» (comme on appelait alors le boulevard Saint-Laurent) et de Sherbrooke. Quelquefois, j'étais seul avec mon père, mais souvent, mon frère Richard et par la suite, lorsque nous étions un peu plus vieux, mon frère Jean et à l'occasion, ma mère Pauline, étaient aussi du voyage. Nous descendions le boulevard l'Assomption puis tournions à droite sur Sherbrooke, que nous suivions jusqu'à destination. En cours de route, nous passions devant le Jardin botanique, la côte Morgan (aujourd'hui devenu le stade olympique), notre ancien logement du 2992 Sherbrooke, le stade Delorimier (que nous pouvions voir au bas de la côte, à l'intersection de la rue du même nom), la bibliothèque municipale et le magnifique parc La fontaine. C'était, pour nous, un voyage qui nous émerveillait chaque fois.

Une fois arrivés au 3437 St-Laurent, nous étions toujours intrigués de voir papa ouvrir la lourde porte de bois puis se dépêcher d'aller désarmer le système d'alarme qui, à l'occasion, se déclenchait pour quelques secondes. Quel monde étrange pour un enfant que d'entrer dans ce lieu mythique qui sentait la bière et la fumée et qui à ce moment-là, était complètement vide et silencieux. Les vitres donnant sur l'extérieur étaient composées de petits carreaux très épais qui empêchaient de voir autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, hormis les deux du centre, lesquels étaient transparents; ces mystérieux carreaux servaient à protéger l'endroit des regards indiscrets.

Le dimanche, les chaises de bois à dossier rond étaient placées sur les tables en formica rouge avec côtés en métal, pour permettre à Yvon Élie, l'homme chargé de l'entretien ménager, de nettoyer la place. Le tout se faisait dans la nuit du samedi au dimanche. Lorsqu'il ouvrait la taverne le lundi, il ne restait, à mon père, qu'à replacer le mobilier, déposer les salières et

les cendriers sur les tables et se rendre au sous-sol pour «taper» les barils de bière en fût, c'est-à-dire les brancher sur la ligne de pression d'air qui transportait la bière du sous-sol au comptoir.

À gauche, au fond, on retrouvait le bar, rouge comme les tables, avec les pompes à bière, la laveuse à verres en acier inoxydable, la vieille caisse enregistreuse, les deux cabines téléphoniques en bois et les magnifiques réfrigérateurs, dont les portes étaient aussi en bois. Au bout de ceux-ci, se trouvait l'entrée du bureau où mon père faisait sa comptabilité, comptait les recettes de la veille et préparait son dépôt du lendemain.

De l'autre côté, tout au fond, il y avait la cuisine où le père Marcotte préparait des repas chaque midi de la semaine, tant pour les habitués que pour les travailleurs qui ne venaient qu'à cette période de la journée. Sur le mur, près de la cuisine, on pouvait voir une machine ressemblant à un immense réfrigérateur, mais qui servait de climatiseur l'été et de ventilateur l'hiver. En fait, il n'y avait pas beaucoup de ventilation, dans ces lieux, et la meilleure façon d'évacuer la fumée se résumait, lorsque possible, à ouvrir la porte arrière, laquelle donnait sur un long corridor extérieur qui lui, aboutissait sur la rue Saint-Dominique. Avec toute la fumée de cigarette qui circulait dans son lieu de travail, il n'est guère étonnant que papa ait connu plus tard des problèmes d'emphysème. Près de la porte arrière, et à deux pas des cabines téléphoniques, se trouvaient les toilettes. Une grande vitre était placée à l'avant de celles-ci, permettant de voir, de dos, évidemment, les gens qui utilisaient les urinoirs. Tout cela peut paraître étrange, sauf qu'il est toujours souhaitable de voir ce que certains clients ivres peuvent fabriquer aux toilettes. Comme mentionné, les cabines téléphoniques étaient faites de bois et beaucoup plus jolies que celles qu'on retrouve aujourd'hui. Comme il n'y avait aucun téléphone ailleurs dans la taverne, elles servaient aussi à faire et à recevoir les appels extérieurs des employés. Le vieux truc qu'utilisait mon père consistait à placer un appel au coût de dix sous et à laisser sonner un coup à la maison avant de raccrocher et de récupérer sa pièce; ma mère et nous connaissions ce code et composions alors soit le Victor-9-0759 ou le Victor-2-0107. Mon père n'a donc jamais dépensé le moindre sou pour nous contacter, n'en déplaise à la compagnie de téléphone; ceci explique pourquoi je connais encore par cœur ces deux numéros.

On pouvait accéder au sous-sol par une porte située près de l'entrée principale ainsi que par une trappe fixée à même le plancher du bureau. Nous adorions le sous-sol, du fait qu'il nous semblait encore plus mystérieux que le premier plancher. Il y avait tout d'abord une porte en métal, dans le mur, qui ouvrait sur la rue Saint-Laurent. Cette ouverture était utilisée par les livreurs de bière qui déposaient, sur des rouleaux en métal, les caisses et

les barils commandés par mon père. Les caisses étaient triées au sous-sol selon les marques de bières et les barils étaient roulés jusque dans l'immense réfrigérateur en bois qui pouvait en contenir une vingtaine. Installé au fond du sous-sol, ce réfrigérateur était une pièce en soit. Une autre partie de la cave était carrément en terre et devait sans aucun doute être infestée de rats. C'est d'ailleurs pour cette raison que le sous-sol abritait notre bon ami Ti-Mine le chat. Chaque semaine, nous avions hâte de le retrouver.

En effet, comme mon frère Richard était asthmatique, il nous était impossible d'avoir un animal chez nous. Nous avions donc droit, environ une heure par semaine, à la présence d'un chat, que nous prenions plaisir à gâter. Au cours des années, il y a eu plusieurs Ti-Mine puisqu'il arrivait que l'animal sorte dehors et qu'il ne revienne pas. Chaque fois, mon père devait s'en procurer un nouveau pour s'assurer de chasser la vermine et sûrement, aussi, pour nous faire plaisir. Mais le nouveau, comme l'ancien, portait toujours le nom de Ti-Mine. Puisqu'outre les nôtres, Ti-Mine ne recevait que très peu de visites, il nous faisait chaque fois des fêtes, en particulier lorsque nous lui donnions des restes de table qu'on lui apportait de chez nous. On le prenait dans nos bras, on jouait avec lui avec une corde ou une balle et l'heure était déjà passée. C'est alors que papa venait nous retrouver au sous-sol pour nous indiquer qu'il était malheureusement temps de rentrer à la maison. Il nous fallait donc quitter cette caverne d'Ali Baba, un peu tristes à l'idée que nous n'y reviendrions que la semaine suivante.

C'est ainsi que se déroulaient, à cet endroit, les dimanches matin de mon enfance. Je ne savais pas, à ce moment-là, qu'à mes vingt ans, j'y travaillerais pendant presque un an.

Chapitre 3

Mon père

—Tu étais pas mal bébé, mon Robert! s'exclama Roger Desroches suite à mon récit

—C'est sur que j'étais bébé, j'étais un enfant! Mais il y aurait beaucoup d'histoires à raconter, ici, sur plusieurs d'entre vous…. Et vous n'en seriez pas tous très fiers.

—Moi j'aimerais ça, étant donné que c'est notre dernière journée ici, que Fernand nous raconte un peu l'histoire de la taverne, poursuivit le "radiocanadien" que j'avais maintenant reconnu. Moi, il m'a beaucoup aidé, à l'époque, et j'aimerais ça connaître l'histoire de cette cathédrale-là.

Il faut dire qu'étrangement, la taverne avait trois noms: Park House, la Chapelle et la Cathédrale. Le premier était sa raison sociale alors que les deux derniers étaient des appellations que lui donnaient les jeunes et surtout, les artistes qui la fréquentaient, en raison de ses colonnes centrales qui rappelaient celles des vieilles églises. Soulignons qu'en ce temps, la majorité des Québécois allaient toujours à l'église, quoique les plus jeunes commençaient à s'en éloigner.

Mon père nous raconta alors sa jeunesse et les débuts de la taverne. Il est né à Mascouche où son père agissait à titre de propriétaire du magasin général. À son adolescence, la famille déménagea à Saint Jérôme, ville où mon grand père Hormisdas exploitait alors un moulin à scie. Durant la Seconde Guerre mondiale, pour éviter que ses fils ayant l'âge de combattre ne soient appelés sous les drapeaux, grand-papa leur acheta chacun une terre à Mascouche après que la famille soit retournée là-bas. En effet, un agriculteur ne pouvait être conscrit et Hormisdas avait les moyens financiers pour protéger ses fils. Papa et son frère André décidèrent d'unir leurs terres pour cultiver le tabac en feuilles, vendant le produit de leurs récoltes dans les différents marchés publics de Montréal. Puis suite à une mésentente entre les deux, mon père vendit sa part à André. À cette époque, les permis d'alcool étaient contrôlés par le «boss» de l'Union Nationale et premier ministre du Québec, Monsieur Maurice Duplessis. Puisque mon grand-père était organisateur libéral, il n'était pas question qu'un de ses fils obtienne un permis d'alcool, même si la taverne existait déjà depuis longtemps.

Heureusement, le beau-frère de papa, oncle Albert, était l'un des généreux contributeurs de la caisse électorale de l'Union Nationale. C'est ainsi

que mon père s'est associé à lui pour obtenir son permis. Albert n'a jamais travaillé à la taverne, s'étant contenté d'y aller d'une simple mise de fonds. Mon père en était l'administrateur, en plus d'y travailler comme «barman» et quelques fois, comme «waiter». C'est donc ainsi qu'en 1951, tout a commencé. En 1960, la ville de Montréal a exproprié une partie de la taverne pour élargir la rue Sherbrooke, ce qui eut pour effet d'en réduire la superficie. Pour récupérer l'espace perdu, voire même un peu plus, Fernand et Albert durent reprendre le local de leur locataire voisin, une boutique de vêtements pour hommes appelée «Sunshine Garment.» Du coup, ils en profitèrent pour apporter des rénovations majeures, tant à la taverne qu'aux appartements du dessus. À partir de ce moment, et ce, jusqu'à la fermeture, en 1987, aucune autre amélioration d'importance ne fut apportée au bâtiment. L'année 1960 a aussi été marquée par l'arrivée, au pouvoir, des libéraux de Jean Lesage, lesquels mirent fin au contingentement des permis d'alcool. Dès lors, le nombre de permis émis à Montréal devait tripler, ce qui provoqua bien évidemment une baisse de rentabilité chez les établissements déjà existants. Voilà pourquoi par la suite, papa n'a jamais vraiment été un partisan du parti libéral. Au départ, disons-le, il n'avait aucune prédisposition pour le métier de tavernier, lui qui avait étudié en commerce au collège de Saint-Jérôme, ce qui, dans le temps, représentait tout de même un assez haut niveau d'études. Sûrement qu'il aurait pu travailler pour une firme comptable ou encore, pour le compte d'une grande entreprise.

S'il est devenu propriétaire de taverne, c'est que l'occasion s'est présentée et que, du moins au début, les profits étaient attrayants. Outre la formation, il n'avait pas non plus le physique de l'emploi, avec ses 5'10'' et ses 130 livres. D'autant plus que dans les premiers temps, le milieu des tavernes en était un plutôt casse-gueule. C'est que ce type d'établissement faisait souvent l'objet de menaces de la part des petits mafiosos locaux qui cherchaient à y implanter un «racket de protection.» Bien qu'il n'ait jamais cédé à ce genre de chantage, mon père a tout de même vécu des heures difficiles durant ses premières années de métier.

S'il a décidé de tout vendre en 1987, c'est en raison de sa santé qui depuis quelques années, lui jouait quelques tours. Le fait de marcher 6 jours par semaine sur un plancher de «terrazzo» lui avait valu deux opérations et autant de hanches artificielles; il devait dès lors se déplacer en boitant. De plus, ses poumons remplis de l'air malsain des lieux avaient fini par lui causer de sérieux problèmes d'emphysème. Je me suis souvent demandé ce qu'il aurait vraiment aimé faire dans la vie… Jamais il ne s'est confié à nous sur le sujet. Il ne faisait aucun doute qu'il excellait tant au hockey qu'au baseball. Aurait-il pu faire carrière dans l'un ou l'autre de ces sports même si à

l’époque, ce n’était guère rentable? Il n’avait pas vraiment le physique requis, mais son coup de patin, au hockey, de même que sa courbe, au baseball, étaient dignes des circuits professionnels. Encore à 66 ans, bien qu’il n’était plus très solide sur ses jambes, sa courbe bougeait de deux ou trois pieds. A-t-il aimé ce qu’il a fait durant toutes ces années? À cette question qui lui fut posée par André Morissette, son employé de la première à la dernière heure, il répondit par l’affirmative. C’est qu’il s’était attaché à plusieurs des personnes présentes, lors de cette journée de fermeture, lesquelles avaient occupé une place importante, dans sa vie, au cours des trente-six dernières années. Lorsque nous étions jeunes, mon père ne pleurait que très rarement, mais une fois le cap de la soixantaine atteint, les larmes lui venaient plus facilement. Je le vis donc essuyer ses yeux, prétextant qu’il y avait trop de fumée.

—Papa, pour éviter la nostalgie, il faudrait surtout parler, aujourd’hui, des moments cocasses qu’on a vécus ici

—Si on parlait de Monsieur Bytown? proposa alors Mercier Lesage, un ancien «waiter».

Et Roger Desroches de s’exclamer:

—Baptême! Ils vont encore rire de moi…

Chapitre 4

Monsieur Bytown

À la taverne, toutes les journées débutaient de la même façon. Celui qui ouvrait, qu'il s'agisse de mon père ou de moi (lorsque j'ai interrompu mes études pour m'offrir une année sabbatique), arrivait vers 7h15 pour préparer l'ouverture, prévue à huit heures. Pour ma part, je commençais par descendre au sous-sol pour nourrir Ti-Mine et «taper» les barils de bière. Je remontais par la suite et chaque fois, c'était le même scénario: j'entendais cogner avec une clé dans la fenêtre avant. Je regardais par les carreaux transparents et j'apercevais la silhouette de Roger Desroches. Je me dirigeais alors vers la porte et le laissais entrer avant de verrouiller de nouveau. Avec lui c'était toujours la même histoire:

—Donne-moi deux bières…

—Roger, je ne peux pas te servir, il est 7h30 et on ouvre seulement à huit heures

—Ah… il est juste 7h30?

—Ben oui… assis-toi pis fais tes mots croisés.

Chaque fois, il grognait un peu et s'emparait des trois journaux que j'avais ramassés dans l'entrée, à savoir le Journal de Montréal, le Montréal Matin et La Presse. Il examinait alors très rapidement les grands titres pendant que je retirais les chaises des tables et que je plaçais les salières et les cendriers. Vers 7h45, il me demandait toujours:

—Il est où le dictionnaire?

—À la même place que d'habitude, Roger.

Il se dirigeait alors lentement vers le réfrigérateur sur lequel se trouvait le Petit Larousse. Roger était petit, très maigre et faisait au moins dix ans de plus que ses cinquante ans. Ses cheveux étaient blanc délavé, ses traits tirés et son regard vide. Il vivait d'une maigre rente d'ancien combattant et, dès le milieu du mois, mon père devait lui faire crédit jusqu'au mois suivant. Pour lui, la plus belle ville au monde était Ottawa qu'il se plaisait à appeler par son ancien nom: Bytown. Il y avait vécu sa jeunesse et nous parlait constamment de la propreté des rues et du superbe marché du centre-ville. Il me disait souvent que là-bas, la bière était moins chère et les femmes moins farouches. Il oubliait bien sûr de dire qu'il ne demeurait plus là depuis une bonne trentaine d'années et que depuis la fin de la guerre, bien des choses avaient changé. Chaque fois qu'il prenait un verre de trop, soit à tous

les jours, il vantait les mérites de Bytown avant de s'endormir sur sa chaise. C'est pourquoi les clients et le personnel avaient pris l'habitude de l'appeler Monsieur Bytown.

Donc le matin, après avoir pris le dictionnaire et les trois journaux, Roger s'assoyait et tentait de faire les mots croisés. Sachant que j'étais plus instruit que lui, il me demandait souvent de l'aider puisque la plupart du temps, l'avant-midi était, somme toute, assez tranquille. Habituellement, il n'y avait qui lui et ses deux bières, ainsi que deux ou trois autres clients qui sirotaient une petite Mol (Molson) ou une petite Dow. J'essayais toujours de ne pas l'aider, car je savais que c'était peine perdue et que de toute façon, il n'en ferait qu'à sa tête.

— Robert… une unité de mesure nommée à partir du nom d'un physicien?

—Combien de lettres, Roger?

—1,2,3,4,5… 5 lettres

—Hertz, Roger…

—Ben non, c'est pas ça…

—Fais à ta tête, Roger, c'est toi le spécialiste!

—Choque-toi pas… je l'ai... c'est mètre.

—Je ne connais pas beaucoup de physiciens qui s'appellent mètre, mais peut-être bien que toi tu en connais, Roger.

—Ben quand quelqu'un est ben instruit, on l'appelle pas mètre?

—Roger, quelqu'un qui a une maîtrise, on appelle ça un maître, mais il y a six lettres au lieu de cinq… et ça s'écrit pas de la même façon… en plus, ça n'a rien à voir avec un physicien.

—Ben oui, un physicien… c'est quelqu'un de ben instruit, pis en plus, ceux qui fabriquent les mots croisés se trompent souvent. Des fois, il manque des carreaux…

—Tu dois avoir raison… c'est toi l'expert!

Nous tenions ce genre de conversation durant une bonne partie de l'avant-midi. Vers 10h30 le «waiter» Mercier Lesage entrait au travail pour que nous soyons deux à l'heure du dîner. Mercier Lesage est un nom pour le moins abracadabrant. Celui qui portait ainsi le nom de deux anciens premiers ministres du Québec était lui-même un être flamboyant. C'était un homme assez court, environ 5' 6'', mais qui savait se faire respecter puisqu'avec lui, tout était sujet à une plaisanterie. Travailler toute une soirée en sa compagnie, c'était comme veiller avec Claude Blanchard ou Roméo Pérusse, avec un soupçon de subtilité à la Sol. Tout était propice aux blagues et aux jeux de mots, l'homme ne demandant pas mieux que d'avoir quelqu'un

pour lui donner la réplique, ce que je faisais souvent. Il est difficile d'imaginer qu'en guise de second métier, il pratiquait celui d'arbitre pour le compte des ligues juniors de baseball. Et comme tout bon arbitre, il avait toujours raison. Un jour, il m'a raconté une anecdote au sujet d'un joueur qui courait vers le premier but et qu'il avait déclaré retiré, alors que le joueur en question était persuadé d'être arrivé en même temps que la balle. Ce dernier dit donc à Mercier:

—Me semble que je suis arrivé en même temps que la balle!

Ce à quoi Mercier répondit:

—Tu as raison.

—Alors pourquoi, tu m'as retiré? Quand la balle et le joueur arrivent en même temps, c'est la chance au coureur et donc, je suis sauf…

—T'as vu ça où, dans les règlements, la chance au coureur, toé?

Encore une fois, Mercier avait raison. J'ai passé des journées merveilleuses à travailler avec lui, car en plus d'être drôle, il aimait le même sport que moi, soit le baseball; je pouvais lui poser n'importe quelle question en lien avec les règlements de ce sport, il connaissait toutes les réponses par cœur.

Lorsqu'il entrait au travail, il voulait toujours lire les journaux pour s'informer des dernières nouvelles. Comme Roger les avait tout le temps et qu'à cette heure, il avait complété ses mots croisés, Mercier se dirigeait donc systématiquement vers lui.

—Bout de crisse, Roger! lâchait-il souvent en examinant les mots croisés. Ostie! Veux-tu ben me dire comment tu fais ça, toi, des mots croisés?

—Qu'est-ce qu'il y a? J'ai réussi à les finir…

—Viens voir ça, Robert… ça vaut la peine!

C'est que chaque fois, ce cher Roger ajoutait des carreaux supplémentaires aux grilles, là où certains mots qu'il inscrivait n'entraient pas. Ainsi, un «oiseau passereau voisin du merle» devenait une «perdrix» plutôt qu'une «grive.» Dans cet exemple, puisqu'il y avait deux lettres en trop, Roger avait tout simplement ajouté deux carreaux. Je laisse aux lecteurs le soin d'imaginer quel genre de découvertes fantastiques je pouvais faire, le soir, lorsqu'à tête reposée, je regardais les mots croisés qu'il avait complétés le matin.

Chaque jour, une fois ses mots croisés terminés et après avoir consommé cinq ou six bières, Roger s'endormait sur sa chaise. Pendant l'heure du midi, bien que la taverne était pleine, lui continuait de dormir profondément. Il se réveillait habituellement vers quatorze heures, croyant qu'il n'avait dormi que quinze ou vingt minutes. Il nous racontait alors qu'il avait

un tas de trucs à faire à la maison et qu'il entendait se rendre très bientôt à Bytown. Puis avant de partir, il commandait trois ou quatre autres bières en fût… pour la route, comme il disait (il demeurait à trois maisons de la taverne). Finalement, il quittait vers seize heures pour ne revenir que le lendemain matin. Il m'arrivait d'avoir hâte à son retour pour connaître ses nouvelles trouvailles. J'aurais aimé avoir conservé des exemples de ses mots croisés, histoire de me remémorer ce bonhomme sans méchanceté qui en bonne partie, avait cessé de vivre avec la fin de la Deuxième Guerre.

Chapitre 5

Les Frères Provost

Alors que tous s'amusaient à rire de bon cœur des frasques de Monsieur Bytown, papa décida de nous parler de la période difficile qu'il avait vécue dans les années 50 en raison des frères Provost. Pour ma part, je n'ai bien sûr jamais connu ces deux personnes.

Lorsque papa acheta la taverne, en 1951, elle était en activité depuis déjà plusieurs années. M. Alphonse Pilon en était le propriétaire depuis 1929, l'ayant achetée d'un monsieur Théorêt. Sauf que depuis quelques années, il n'en était plus vraiment le patron. En effet, la petite mafia locale, avec à sa tête les deux frères Provost, régnait sur les lieux. Monsieur Pilon devait chaque semaine leur verser une généreuse contribution pour éviter les problèmes. Il semble qu'à la fin, cette contribution atteignait 15% des recettes. C'est sans doute pourquoi il avait décidé de vendre. Cependant, l'oncle Albert, tout autant que mon père, ignorait ce fait. C'est donc avec beaucoup d'étonnement que quelques semaines après l'achat, papa reçut la visite de Jos Provost. Ce dernier demanda à le voir dans le bureau et une fois là, exigea qu'il lui remette les chiffres de vente des dernières semaines. Lorsque mon père voulut savoir s'il travaillait pour l'impôt, Provost rétorqua en souriant:

—En quelque sorte…

Fernand le pria alors de s'identifier avec des papiers formels, ce qui provoqua le fou rire de l'autre.

—Je n'ai pas besoin de papiers, mon cher! Comme c'était le cas avec Monsieur Pilon, tu dois me verser 15% de tes ventes à chaque semaine.

—Pourquoi je ferais ça? riposta papa

—Parce que si tu ne le fais pas, on va fermer la place assez vite, câlisse!

Mon père avait beau ne pas être costaud, il n'avait pas froid aux yeux pour autant.

—Attends un peu… Je vais aller chercher un témoin, dit-il en abandonnant son invité dans le bureau.

Il revint après une minute ou deux, accompagné de Walter O'Connor, le «waiter» qui était en poste cette journée-là. J'ai eu le plaisir de travailler avec celui-ci une quinzaine d'années plus tard. C'était un Gaspésien et un vrai. En plus de son accent marqué, il était un pince-sans-rire et faisait

preuve d'une force inouïe. L'homme ne roulait pas les barils de bière en fût au sous-sol… il les transportait dans ses bras sans même grimacer. Il mesurait environ 5' 7'', pesait 170 livres et était un véritable champion du tir au poignet; jamais je ne l'ai vu perdre à ce jeu. Bien que son air sévère imposait le respect, il n'en demeurait pas moins qu'il aimait jouer des tours et ricaner. Je me souviens l'avoir vu prendre un paquet de biscuits soda et les égrener dans un verre de bière laissé sur une table par un client parti aux toilettes. Il faut dire qu'à cette époque, la bière en fût se vendait vingt sous le verre et qu'il ne s'agissait donc pas d'une grosse perte. Une fois revenu, le client déjà éméché se mit à boire sa bière; il l'a bue au complet, sans mot dire. Après qu'il en eut commandé deux autres, Walter plongea dans l'une un fond de jus de tomates et dans l'autre, un morceau de saucisse dans le vinaigre. Ce n'est qu'en apercevant la saucisse dans son deuxième verre que le client finit par réagir. Il appela Walter pour lui dire d'une voix pâteuse:

—C'est toé qui as crissé cette saucisse-là dans mon verre, mon ostie?

Après avoir placé son dentier dans sa main, Walter répliqua:

—Mon ostie, c'est toé qui avais volé mon dentier?

Ce disant, il fit semblant de retirer son dentier du verre.

—Ah… Excuse-moi, Walter, je m'en sus pas aperçu que j'avais pris ton dentier…

L'autre feignit alors d'être fâché, ce qui ne manqua pas de déclencher les fous rires.

Sauf que cette journée-là, Walter ne se trouvait pas dans le bureau pour rire. En sa présence, Papa demanda donc à Jos Provost de réitérer sa demande.

—Tu le sais ce que je veux, Duval! lança ce dernier. Y te reste juste à payer…

—Toé, mon p'tit crisse, lâcha Walter, tu vas commencer par payer ta bière! Tu me dois vingt cents et avec le pourboire, ça fait vingt-cinq!

—Prends pas les nerfs, le gros! V'la une piastre pis tu peux te torcher avec! Mais on va se revoir, Duval, pis tu vas payer comme un monsieur, mon ostie!

Sur ces paroles, il quitta le bureau et la taverne. Après qu'il fut parti, papa raconta à Walter tout ce qui s'était passé. Même s'il n'avait que vingt-cinq ou vingt-six ans, celui-ci avait déjà travaillé durant quatre ou cinq ans dans une autre taverne. C'est ainsi qu'il suggéra à mon père de faire installer un système d'alarme, de contacter les agents du poste de police numéro quatre, non loin de là à l'intersection Ontario et Saint-Laurent, et de ne jamais quitter seul le soir. À peine deux jours plus tard, le système d'alarme

était installé, les policiers contactés et différentes autres mesures de sécurité avaient été mises en place.

Les responsables du poste quatre demandèrent au sergent Brazeau de rencontrer mon père. Je n'ai jamais su le prénom de ce policier, mais je l'ai rencontré à plusieurs reprises lorsque je travaillais à la taverne. Bien de son époque, il fut en quelque sorte l'ange gardien de mon père. Ce n'est sûrement pas à Saint-Jérôme ou à Mascouche que ce dernier aurait pu apprendre à affronter ce genre de situation. Brazeau se présenta donc à la taverne et comme il le fit à chaque fois par la suite, entra dans le bureau tout en réclamant quelques bonnes bières. Les policiers de l'époque étant très mal payés, la plupart d'entre eux ne manquaient jamais l'occasion d'accepter de petits pourboires. C'était une bière sur le bras par-ci, un veston par là, un bon repas bon marché, etc. Il ne faut pas se le cacher: d'une certaine façon, ils se livraient, mais sous une forme non violente, au même type de chantage que les petits escrocs à la Provost: «Tu m'aides à arrondir mes fins de mois et en retour, je te donne un excellent service.» En somme, si un tenancier savait bien récompenser les policiers, il pouvait être certain qu'en cas de besoin, il aurait droit à un service ultrarapide et aux policiers les plus costauds. Par contre, s'il ne se pliait pas au jeu, c'était tout le contraire. Le délai d'intervention était beaucoup plus long et les policiers dépêchés sur place, un peu moins efficaces.

Brazeau demanda donc à mon père de lui raconter ce qui s'était passé. Dès que le nom Provost fut mentionné, il comprit le stratagème dont il était question. Il connaissait les frères Jos et Rick et savait qu'ils exerçaient ce genre de chantage dans plusieurs commerces du secteur. Selon lui, bien qu'il s'agissait de petits escrocs, ils étaient tout de même dangereux. Même que quelques mois plus tôt, ils avaient blessé un commerçant de la rue Saint-Denis à l'aide d'une arme blanche. Rien pour rassurer mon père. Brazeau lui indiqua toutefois que les policiers les avaient bien à l'œil et qu'un plan était déjà en branle pour s'en défaire. Mon père voulut connaître le plan en question, mais l'autre préféra ne rien dire. Il le pria toutefois d'aviser tous les employés qu'il viendrait presque chaque jour, à une ou deux reprises, et qu'en pareil cas, tous se devaient de le laisser entrer dans le bureau. Il voulait de plus que tous les clients, y compris, possiblement, ceux qui connaissaient bien les Provost, soient bien conscients du fait que lui et d'autres policiers visitaient souvent la taverne. Évidemment, le message était clair: il fallait de la bière dans le bureau. Mais pour mon père, c'était fort peu payé pour bénéficier d'une telle forme de protection.

Celui-ci nous a avoué qu'au cours de cette période, qui a duré quelques mois, il avait sérieusement souffert d'ulcères de l'estomac. Brazeau l'avait

bien prévenu: «Si Provost met les pieds dans la taverne, tu demandes à un employé ou un client d'appeler immédiatement la police.» Papa avait pris les mesures nécessaires, mais sans jamais penser que le premier avertissement sérieux surviendrait d'une tout autre façon. Quelques semaines plus tard, en pleine nuit, le téléphone sonna à la maison. Il s'agissait des pompiers… Un hangar avait été incendié, tout juste derrière la taverne. Papa se rendit sur place où pompiers et policiers lui demandèrent s'il se connaissait des ennemis, car on notait une forte odeur d'essence. Papa leur parla alors des frères Provost et du dossier piloté par Brazeau. Le matin même, vers neuf heures, il reçut la visite de son ange gardien qui, entre deux bières, lui signifia que selon toute probabilité, les deux frères étaient derrière cet incendie. Toutefois, il serait à peu près impossible d'en établir la preuve. Il conseilla à mon père de redoubler de prudence, car maintenant qu'un premier avertissement avait été servi, fortes étaient les chances pour que très bientôt, il ait droit à une nouvelle visite.

Comme prévu, trois jours plus tard, les deux frères se présentèrent et demandèrent à mon père de passer dans le bureau. Tremblant de peur, Papa ferma tout de même la porte. Walter téléphona immédiatement aux policiers. Pendant ce temps, à l'intérieur du bureau, Rick, le plus costaud des deux frères, menaçait mon père de façon à peine subtile:

—Là, on a assez niaisé! La prochaine fois, c'est la taverne au complet qui va brûler, pis avec toé dedans. Tu nous dois presque quatre mois de protection à 15% des ventes; tu veux pas nous montrer les chiffres, alors nous autres on a fait nos petits calculs… ça fait dix-huit semaines à 1800 piastres par semaine… à 15%, ça fait 4860 piastres… tu nous dois donc, pour faire un chiffre rond, 5000 piastres. On est tannés de niaiser, ça fait que c'est payable demain matin!

Il terminait tout juste sa phrase que les deux portes du bureau, celle permettant d'accéder directement à la taverne et l'autre au bar, s'ouvrirent en même temps… Quatre policiers, dont Brazeau, se ruèrent dans la pièce, revolver en main. Ce dernier cria:

—Envoyez, les deux Provost, les mains en l'air!

Ces derniers s'exécutèrent, mais Rick répliqua du tac au tact:

—Tu vas nous accuser de quoi, le bouffon?

—Incendie criminel, tentative d'extorsion et menaces de mort… ça te dis-tu quelque chose?

—Pis tes preuves… tu vas les prendre où?

—On est juste cinq, avec Monsieur Duval, à pouvoir témoigner… Vos petites carrières de mafiosos minables sont terminées. Vous allez être en dedans pour un crisse de bout de temps!

—Vous venez juste d'arriver… Vous avez rien entendu!

—On est quatre à dire le contraire de toé, Rick…

—On veut voir notre avocat…

—Tu vas le voir ben assez vite! Mettez-leur les menottes, y sortiront pas de sitôt!

Il faut comprendre qu'à cette époque, les policiers fabriquaient souvent des preuves. Bien sûr, les agents n'avaient pratiquement rien entendu, mais il leur suffisait de raconter sensiblement la même chose que le principal témoin pour que les frères soient condamnés. Quelques années plus tard, Brazeau devait confier à mon père qu'après leur arrestation, les Provost avaient avoué plusieurs autres crimes. Il faut dire que les policiers d'alors étaient parfaitement capables de délier les langues. Après leur procès, chacun des frères écopa de quinze ans de prison.

En ce bel après-midi de juin 87, papa remercia une nouvelle fois Brazeau, maintenant retraité, pour son excellent travail. Sûr qu'au fil des années, cela lui avait coûté plusieurs bières, mais c'était fort peu payé pour un aussi bon service. L'ex- sergent questionna mon père pour savoir s'il avait une petite idée de ce qu'étaient devenus les Provost. Après que Fernand lui eut précisé qu'il ne les avait jamais revus, l'autre éclata de rire avant de raconter:

—Rick a été tué en prison, probablement par des anciennes connaissances, et Jos réside maintenant en Colombie-Britannique. Dans ce temps-là, crisse, la justice c'était vrai! Des vrais policiers, pis des vrais juges! C'est pas comme aujourd'hui où tu peux faire n'importe quoi… c'est toujours les policiers qui sont blâmés! Avant, les policiers c'étaient des gars qui savaient se battre… pas des mauviettes! Aujourd'hui, c'est même rendu qu'ils engagent des femmes qui ont peur de leur ombre!

Claude David décida de s'immiscer dans la conversation pour dire:

—Je sais que Walter pouvait être «tough», mais j'aurais aimé ça, M. Duval, être là, dans ce temps-là. Ces deux p'tits cons de caïds en auraient mangé toute une! Pareil comme quand je luttais!

—La lutte, c'est du «fake», Claude, tu le sais bien! répliqua à cela Fernand

—Dites jamais ça à Ti-Mike, vous autres! rétorqua Claude. Hein, Robert?

Chapitre 6

Ti-Mike

Les samedis étaient des journées relativement tranquilles à la taverne. Le matin, on retrouvait toujours les mêmes habitués que la semaine; l'après-midi, il n'y avait à peu près personne et le soir, elle était à moitié occupée par des clients qui venaient regarder le hockey.

J'ai travaillé à quelques reprises, le samedi, avec Claude David comme «waiter». Claude était un géant de 6' 3'' et 240 livres. Il n'avait pas la force de Walter, mais lorsqu'il parlait fort, il semait la peur. Il avait les cheveux aussi noirs que du charbon et le teint aussi brun qu'un Sud-Américain. Il exerçait un deuxième métier, soit celui de lutteur. Un soir ou deux par semaine, il luttait en équipe avec son prétendu frère, sous le nom des «Brothers Hernandez from Mexico City». Pour qu'il ait réellement l'air d'un mexicain, il suffisait de lui mettre de la teinture d'iode sur tout le corps, jumelée à de l'huile pour bébé «Baby's Own». Lorsqu'il s'exécutait, il entrait dans l'arène avec son sombrero et une guitare en gesticulant et criant «arriba… riba». Il se servait, comme arme ultime, de sa guitare pour assommer ses adversaires. Le public n'y voyait que du feu, d'autant plus qu'il était particulièrement crédible dans son rôle de méchant. Il refusait toute entrevue à la télévision, sous prétexte qu'il ne parlait pas français. Le lendemain des combats, il arrivait fréquemment qu'il se pointe au travail avec un corps plutôt courbaturé. J'avais beaucoup de plaisir, avec lui, chaque fois qu'il me racontait ses exploits de pugiliste. C'est lui, par exemple, qui m'a appris que dans les combats de lutte, il n'y avait pas vraiment de scénarios préétablis. Si on connaissait à l'avance le ou les gagnants, on ne savait pas vraiment ce qui adviendrait durant le combat; c'est l'arbitre qui agissait en tant que maître d'œuvre et qui, selon les humeurs de la foule, décidait quand mettre un terme au combat. Ainsi, lorsqu'il signalait la fin, le lutteur qui devait l'emporter portait la prise fatale sur son adversaire. Fou comme plusieurs croyaient réellement en ce sport-spectacle.

Le samedi, nous recevions souvent la visite d'un personnage très coloré appelé Ti-Mike. Il s'agissait d'un Polonais de faible stature qui adorait la lutte. Pour lui, il n'y avait rien de faux dans ce sport et il détestait les méchants. La taverne était à peu près vide, en milieu d'après-midi, lorsque débutait la lutte à la télévision. Ti-Mike allait alors s'asseoir sur l'une des chaises, tout juste devant l'écran de télévision, installé en hauteur sur une

petite tablette. Dès qu'il était assis et que le spectacle commençait, il ne fallait plus lui parler, encore moins passer devant lui. Il entrait alors comme en transe devant ces acteurs qui prétendument, se livraient des combats sous ses yeux. Lorsqu'il voyait que l'un des «bons» se trouvait en difficulté, ce cher Mike se démenait encore plus que lui pour se défaire de l'emprise du «méchant». Il se mettait à serrer les accoudoirs de sa chaise. Tout juste s'il ne les arrachait pas tellement il travaillait fort. Son front était si perlé de sueur qu'on aurait dit qu'il frôlait la crise cardiaque. Quand, comme dans chaque combat, le «bon» reprenait le dessus, il se levait carrément de sa chaise avant de se mettre à frapper le «méchant» de façon imaginaire tout en grognant après lui.

Ce spectacle attirait chaque fois l'attention d'à peu près tous les autres clients. Tout en riant, plusieurs allaient jusqu'à l'imiter. Mais il était à ce point plongé dans sa bulle, qu'il ne les voyait ni ne les entendait.

Ce samedi-là, l'un des combats impliquait les «Brothers Hernandez from Mexico City» et donc, Claude David. Il s'agissait d'un combat préenregistré. Ti-Mike n'avait jamais réalisé qu'un des «Brothers Hernandez» était en réalité Claude David. Il détestait ces deux frères qui utilisaient une guitare et des chaises pour frapper leurs adversaires et qui allaient même, parfois, jusqu'à leur lancer de la poudre au visage pour les aveugler. Cet après-midi-là, les deux méchants étaient opposés aux favoris de Mike, les frères Rougeau. Ces derniers formaient l'équipe championne du monde. Il faut dire qu'en ce temps, comme le disait si bien mon père, il y avait des champions du monde partout… à Montréal, à New York, à Chicago et encore à Toronto. Donc ce fameux jour, les deux équipes se battaient pour le Championnat du monde en équipe et Mike avait bon espoir de voir ses favoris démolir les Mexicains. Après l'entrée spectaculaire des deux frères Hernandez, qui se déroula sous les huées de la foule, le combat débuta. Contrairement à ce qui se passait normalement, les frères Rougeau prirent immédiatement le contrôle du match. Ils attaquèrent à grands coups au visage, avant d'enchaîner avec des clefs de bras, etc. Seul dans le ring avec Johnny Rougeau, Claude était vraiment mal en point. C'est alors qu'il sortit de son maillot une poudre qu'il projeta au visage de son adversaire. C'en était trop pour Mike; il se leva sur-le-champ pour hurler en anglais que l'arbitre était un pourri et que les frères Hernandez méritaient d'être disqualifiés. Il ne comprenait pas qu'un pareil geste puisse être toléré, encore moins que l'arbitre ne l'ait pas vu. Une fois Johnny Rougeau bien étourdi et aveuglé, Claude se mit à le frapper à qui mieux mieux et à le projeter au sol, pour le plus grand déplaisir de Mike. Le frère de Johnny, Jacques, sauta alors dans l'arène dans le but de s'en prendre à Claude. L'arbitre fit mine de le repousser à

l'extérieur pour que le combat puisse se poursuive, mais l'autre riposta en le poussant à son tour, histoire de bondir sur Claude qui lui, démolissait carrément Johnny. L'arbitre décida alors d'arrêter le combat et de disqualifier les Rougeau, faisant du même coup des «Brothers Hernandez» les nouveaux champions du monde. Ti-Mike se souleva d'un bond et s'empara de la chaise comme s'il voulait la lancer. C'est là que Claude intervint en le saisissant par les épaules et en lui ordonnant de se calmer. Et Mike de prendre le chemin des toilettes où il resta plusieurs minutes, sans doute pour s'apaiser.

Pendant ce temps, Claude, qui aimait bien rire, partit dans le bureau chercher sa ceinture de championnat, qu'il avait justement apportée pour faire une blague à Ti-Mike. Une fois ladite ceinture bien posée sur son épaule, il vint s'asseoir dans le fauteuil laissé vacant par Mike. Lorsque celui-ci revint des toilettes et qu'il aperçut le «waiter» avec la ceinture, sûrement qu'il comprit qu'il se trouvait en face de l'un des deux frères Hernandez. Or, plutôt que d'admettre que la lutte n'était pas vraiment un sport, mais un spectacle, il s'approcha «du méchant» dans l'intention de lui ravir sa ceinture, sans aucun doute pour la redonner à la famille Rougeau. Il hurlait à la tête de ce pauvre Claude, l'accusant d'être un faux Mexicain et d'avoir triché sur sa nationalité tout autant qu'il avait triché durant le combat. Voyant cela, les quelque dix témoins de la scène se levèrent pour former un cercle autour du nouveau champion du monde, non sans le féliciter et rire un bon coup. En furie, Mike quitta les lieux en jurant que plus jamais Claude David ne lui servirait à boire. Et il tint parole puisque dès lors, il se déplaça de lui-même au bar pour y chercher ses bières.

Même encore, en cette journée de 1987, ce brave Ti-Mike n'apprécia guère que Claude ramène cette anecdote. Pour lui, Claude David et les «Brothers Hernandez» resteraient toujours des usurpateurs et de faux champions.

Cela dit, Claude ne fut pas l'unique champion à visiter la taverne Park House. Fernand profita de l'absence d'André Morrissette, parti reconduire sa fille au travail, pour nous raconter l'histoire suivante.

Chapitre 7

Le baveux et le boxeur

L'histoire se déroula en 1964 ou 1965. Ce matin-là, papa travaillait avec André Morissette sur le plancher (c'est de cette façon qu'on désignait le ou les «waiters»). André est arrivé à la taverne en même temps que mon père, soit en 1951, pour aussi la quitter en 1987. Physiquement, il ressemblait étrangement à mon père, mesurant 5'9'' et pesant environ 130 livres. Il avait les cheveux noirs et plus tard, blancs et lissés vers l'arrière. Il était un employé très fiable, toujours très ponctuel et qui, contrairement à bien d'autres qui ont pratiqué ce métier, ne prenait jamais un verre. Par contre, il était très peureux, ne prenait jamais de décision sans consulter mon père et était analphabète. Lorsqu'il lisait le journal, il ne regardait que les photos et les images. Jamais il n'a avoué qu'il ne savait ni lire ni écrire. Certains clients s'en doutaient et c'est pourquoi, souvent, ils venaient le voir pour lui dire:

—André… as-tu vu l'article sur le Canadien à la page soixante-sept du Montréal Matin?

—Oui, oui, j'ai bien vu cela…

— Que penses-tu de la déclaration de Toe Blake au sujet d'Henri Richard?

—Il a bien raison…

—Il a raison sur quoi?

—Ben… Sur ce qu'il dit…

—Qu'est-ce qu'il dit?

—Écoute ben… J'ai pas le temps de jaser, je travaille! Mais il a raison, Toe!

Et c'était ainsi presque tous les matins. André ne savait pas lire et plutôt que de l'avouer, faisait semblant de lire le journal. Malheureusement, comme bien d'autres à cette époque, et même aujourd'hui, il n'a jamais appris.

Ce matin-là, nous avions la visite d'un client détesté de tous et qu'on surnommait «le baveux.» Sans être un régulier des lieux, ce dernier venait à la taverne de temps à autre et avait le don de faire rager tout le monde. Il avait à peu près la stature de mon père et de ce fait, ne jouissait d'aucun attribut physique pour se montrer aussi arrogant. Cette chaude journée d'été fut toutefois sa dernière passée chez nous.

Tout près de la fenêtre donnant sur la rue Saint-Laurent, celui que nous appelions «le pauvre» était assis dans sa chaise habituelle. Comme il ne parlait jamais, nous ne savions rien de lui, pas même son nom. Il utilisait toujours ses mains pour commander sa grosse Mol tablette, c'est-à-dire une grosse Molson servie à la température de la pièce. Chaque fois qu'il venait, il portait la même chemise complètement déchirée, un pantalon taché à plusieurs endroits et des sandales rattachées à ses pieds avec de la corde. Il était grand, très mince, la barbe et les cheveux blancs complètement ébouriffés. La grosse bière coûtait alors quarante-cinq sous et jamais il ne laissait un seul sou de pourboire. De ce fait, il n'était pas le client préféré des employés; mais, il buvait sa grosse Mol chaque jour sans déranger quiconque.

Donc cette journée-là, et sans raison, «le baveux» décida de s'attaquer à lui. Il alla d'abord s'asseoir à une table voisine puis s'amusa aux dépens du pauvre en lui lançant:

—Ça t'arrives-tu de te laver, des fois?

—Un rasoir, tu connais-tu ça?

—Tes crisse de sandales… t'as-tu déjà marché sur l'eau avec ça?

Il continuait ainsi, sans vraiment savoir, au même titre que nous, si «le pauvre» comprenait le français. André lui demanda alors de cesser ses invectives et d'aller s'asseoir à un autre endroit. Il n'en fallait pas davantage pour que «le baveux» en fasse sa prochaine victime:

—Tu dois aimer ça regarder les images dans les journaux? lui dit-il avant de rajouter:

—Tu ne dois pas écrire souvent des mots d'amour à ta blonde?

Et encore:

—La seule journée où t'es allé à l'école, la maîtresse devait être malade…

Et il n'arrêtait pas. Humilié, André avait beau lui dire de fermer «sa grande gueule», il continuait tout de même. C'est alors que se produisit le miracle. L'ancien boxeur Robert Cléroux entra dans la taverne. Cléroux avait connu une belle carrière et avait même remporté, quelques années plus tôt, le titre de champion poids lourd du Canada en battant George Chuvalo. Il s'était retiré une première fois en 1963 avant d'effectuer un retour en 1968. En carrière, il présentait une fiche de 48 victoires, 6 défaites et un match nul. Après sa première retraite, le «bœuf de Chomedey», comme on l'appelait, s'était déniché un emploi de représentant pour la brasserie Dow qui à l'époque était le principal compétiteur de Molson. Cléroux faisait donc le tour des différents bars, payait quelques bières aux clients, jasait en leur compagnie et signait des autographes.

Ce fameux jour, le champion se présenta au comptoir et demanda à mon père de donner une petite Dow à chaque client. Puis il fit le tour des tables pour se présenter et vanter les mérites des produits de son employeur. Au fur et à mesure que les clients terminaient leur première bière gratuite, une deuxième leur était livrée. Bien sûr, plusieurs personnes en profitaient pour réclamer au boxeur un autographe. Même «le pauvre» le fit en lui présentant simplement une page de journal.

Tout allait bien, jusqu'à ce que «le baveux» n'intervienne:

—Si c'est pas le jambon de Chomedey!

—Avec la face que t'as, t'as dû en manger des volées dans ta vie…

—Zora Folley et George Chuvalo t'ont magané… eux autres, c'est des hommes!

Il poursuivit ainsi, encore et encore. Il est vrai que Zora Folley avait battu Cléroux deux fois, mais en revanche, Cléroux avait battu Chuvalo deux fois sur trois. De plus, dans ses rares défaites, jamais le champion n'avait été vaincu par KO. Il était donc très solide.

Cléroux endurait tout cela sans broncher, sachant bien que parfois, dans les tavernes, on peut rencontrer des imbéciles de ce genre. Il continuait à faire le tour des tables et à discuter avec les clients pendant que «le baveux» persistait:

—J'aimerais ça t'essayer, mon gros crisse… tu verrais c'est quoi un homme!

—Viens dehors avec moé, j'vas t'en câlisser une!

Cléroux s'approcha alors du comptoir et demanda à mon père:

—Est-ce qu'il est toujours comme ça, ce monsieur-là?

Ce à quoi mon père répondit:

—Malheureusement oui, mais heureusement, il ne vient pas nous voir trop souvent.

—Donc ça ne vous dérangerait pas de le perdre comme client?

—Non, même qu'on en serait bien content!

—Y a-t-il un endroit, dehors, où je peux lui régler son cas?

—Si vous sortez par la porte d'en arrière, il y a un passage avec un plafond en brique qui mène à la rue Saint-Dominique… c'est l'endroit idéal. Mais j'aimerais, si possible, qu'il ne soit pas trop mal en point, j'ai pas le goût de faire venir l'ambulance.

—Il va perdre quelques dents et avoir de la misère à mastiquer ce soir, mais il devrait s'en tirer, signifia Cléroux.

Sur ce, il se dirigea lentement vers la table du baveux:

—Tu penses-tu vraiment tout ce que tu m'as dit tantôt?

—Ben oui, mon jambon… n'importe quand, toé pis moé! cria «le baveux.»

—Je te suggère de prendre le passage, par la porte d'en arrière… on va être ben pour régler ça. On va voir si tes poings sont aussi forts que ta gueule.

Et les deux pugilistes sortirent par la porte arrière et s'engouffrèrent dans le corridor menant à la rue Saint-Dominique. Bientôt, tout le monde, y compris les deux employés prirent place dans le vestibule arrière. Cléroux lança alors au baveux:

—Je te donne une chance… frappe en premier.

«Le baveux» s'élança de toutes ses forces et frappa son adversaire à la mâchoire et dans le bas du ventre. Ce dernier ne broncha pas d'un iota. Faut dire qu'il en avait vu des plus durs et des plus gros. Puis il riposta en décrochant un simple «jab» de la droite, lequel atteignit «le baveux» entre la mâchoire et le nez. On entendit un bruit sourd avant que ce dernier ne s'écroule et ne se mette à cracher quelques dents pleines de sang. Cette courte démonstration fut longuement applaudie par les spectateurs, particulièrement par André et «le pauvre.» Au bout d'une minute ou deux, «le baveux» se releva péniblement et sans mot dire, quitta lentement par la rue Saint-Dominique. Au plus grand plaisir de tous, il ne fut plus jamais revu à la taverne Park House.

Cléroux se frotta brièvement le poing droit et entra dans la taverne sous un tonnerre d'applaudissements. Dès lors, il devint nettement plus populaire que ses bières gratuites.

Chapitre 8

Roger Ouimet

Ce soir-là, c'est Richard Delorme qui agissait comme «waiter» et moi qui travaillais derrière le bar. Richard portait le sobriquet de «monsieur caca.» C'est qu'il avait la mauvaise habitude d'avoir toujours une envie soudaine au moment où nous fermions la taverne à minuit. Ainsi, il n'avait pas à aller «détaper» les barils au sous-sol et à sortir les tonneaux vides du réfrigérateur. Il ne revenait des toilettes que lorsque l'autre employé terminait de placer les chaises sur les tables. Sans être une mauvaise personne, il n'était pas le meilleur des travaillants. Il devait faire 5' 7'', était trapu, et à l'instar d'André et Pierre, il était un genre peureux. Outre avec son emploi de «waiter», il gagnait aussi de l'argent grâce aux courses de chevaux. Un soir, il m'a expliqué sa stratégie. Il ne plaçait des paris que sur les favoris; dans la première course, il misait donc le montant requis pour réaliser un profit de 100 $ si son cheval l'emportait. Si tel n'était pas le cas, dans la deuxième course il gageait suffisamment pour récupérer sa perte et empocher 100 $, et ainsi de suite. En milieu de soirée, il pouvait donc se retrouver avec des mises atteignant plus de 1000 $. Dès qu'il avait récupéré les sommes perdues et gagné 100 $, il partait. Son stratagème semblait ingénieux et sûrement qu'il a toujours fonctionné puisqu'il nous a quittés au bout de quelques années, après s'être acheté un chalet à Saint-Faustin.

C'était une soirée tranquille, possiblement un samedi. Il était appuyé sur le comptoir du bar et à l'occasion, je me devais de lui répéter d'aller nettoyer certaines tables suite au départ de clients. Il y avait ce soir-là deux hommes qui jouaient au billard et qui criaient très fort. De temps à autre, Richard allait les trouver pour leur demander de baisser le ton. Outre ça, tout était tranquille.

Debout, au coin du bar, se tenait Roger Ouimet, un de nos fidèles clients. Roger était un vétéran de la guerre de Corée où lors d'un combat, il avait été grièvement blessé à la tête par un obus. Il prétendait qu'on lui avait installé une plaque de métal au cerveau. Il mesurait 6'1'', pesait 250 livres, avait les cheveux courts coupés en brosse et un gros bateau tatoué sur le bras gauche. Comme Roger Desroches, il touchait lui aussi une pension de vétéran qu'il dépensait en majeure partie à la taverne. Il avait l'habitude d'arriver vers dix heures le matin et de prendre un grand jus de tomates pour replacer son estomac, comme il disait, suite aux abus de la veille. Après quoi, il man-

geait un peu, prenait quelques bières et s'assoyait dans une chaise pour dormir. Habituellement, il quittait vers l'heure du souper et revenait le lendemain matin.

Quand il s'installait au coin du bar, comme il le fit ce soir-là, c'est que les choses n'allaient pas. En ce cas, il fallait toujours se méfier puisqu'il pouvait devenir agressif. Chaque fois, il commençait par être triste, raconter des souvenirs de guerre et même, se mettre à pleurer. Puis les hallucinations survenaient:

—Robert… me lança-t-il cette fois-là, je vois la télé, dans ma tête, ma plaque de métal me fait voir toutes sortes de choses…

—À quel poste est ta TV, Roger? lui répondis-je.

—Je sais pas… c'est pas clair… Je vois un gros monsieur… Je ne sais pas c'est qui…

—Attends, Roger, je vais t'aider…

Je mis ma main sur son front et questionnai:

—Vois-tu mieux, maintenant?

—Oui, là c'est clair, je vois le gros Giguère (Réal Giguère était à ce moment-là un animateur très populaire à Télé Métropole, communément appelé le canal 10)

—Es-tu capable de changer de poste, Roger? Essaie de mettre ça au hockey…

—Tiens-moi la tête encore, Robert, pour que je puisse changer de poste… OK… c'est un film en anglais, pis il y a des maudites belles femmes; je pense que je vais laisser ça à ce poste-là…

Il retourna alors à ses rêveries tout en se mettant, de temps à autre, à parler comme s'il discutait avec les personnages de son film. Au bout d'une heure, épuisé, il alla s'asseoir pour dormir quinze ou vingt minutes. Richard et moi savions parfaitement ce qui s'en venait. Lorsqu'il se réveilla, il revint au coin du bar, mais dans un état beaucoup plus agressif. Il commanda en disant:

—Deux bières, pis que ça saute!

Il but rapidement la première bière, mais avant d'entamer la deuxième, il en commanda deux autres. Je ne lui en servis qu'une et tout de suite, il me réprimanda:

—Câlisse, j'ai dit deux! Tu sais pas compter?

—Roger, tu ne trouves pas que t'en a assez?

—C'est moi qui sais quand j'en ai assez!

—Finis les deux qui te restent, on verra après.

Roger fit ce qu'il faisait souvent, c'est-à-dire retirer son dentier pour le placer dans un de ses deux verres de bière. Puis il commença à marmonner:

—N'importe qui en bas de 225 livres…

Il répéta cette phrase à voix basse plusieurs fois, sans que j'intervienne. Il regarda alors Richard dans les yeux et remit son dentier, avant de frapper sur ses pectoraux à la manière de King Kong et de crier:

—N'importe qui en bas de 225 livres!

C'était le signal. Je pris Roger par un bras et bien qu'il essayait de se raidir, il avait perdu toute force. C'est donc sans mal que je parvins à le sortir de la taverne. En quittant, je dis à Richard:

—Je reviens, ça ne sera pas long.

—Tâche de revenir avant la fermeture… rétorqua mon vaillant collègue, je ne veux pas être seul pour tout faire.

—T'en fais pas.

Et je quittai la taverne, toujours en tirant Roger par le bras. Je sortis sur la rue Saint-Dominique et traversai des arrière-cours pour le reconduire chez lui, sur la rue de Bullion. Une fois là, je l'aidai à se déshabiller et restai un peu avec lui, le temps qu'il arrête de pleurer et de s'excuser. Son appartement était très petit et mal meublé. Tout sentait le moisi. Il vivait dans une extrême pauvreté. Je ne sais pas s'il avait réellement une plaque de métal dans la tête, mais il est certain que cette guerre avait laissé chez lui des séquelles très douloureuses.

Je revins à la taverne avant la fermeture que je dus assurer pratiquement seul puisque «monsieur caca» avait encore une de ses envies incontrôlables. Nous marchâmes ensuite, lui et moi, jusqu'à la station de métro Sherbrooke en échangeant nos impressions sur le déroulement de la soirée, en particulier sur les agissements de Roger. Si pour Richard, Roger était très drôle, pour moi, il était à la fois drôle et triste, un peu comme l'image qu'on se fait des clowns.

Chapitre 9

Les petits escrocs

Bien sûr, papa avait vécu des heures difficiles avec les frères Provost, mais en cette journée de fermeture, et en présence du gros Mike, il décida de nous entretenir au sujet de deux escrocs plutôt sympathiques qui avaient fréquenté l'endroit.

Le gros Mike était un Polonais d'environ 6'1'', 250 livres, qui avait des cheveux noirs lissés vers l'arrière. Il fumait beaucoup et s'essoufflait continuellement. Il nous visitait surtout le soir, avant les matches de hockey. À cette époque, Loto-Québec n'existait pas, mais cela n'empêchait en rien les gens de gager sur l'issue des matchs. Toutes les formes de gageures étaient possibles; il y en avait qui portait sur le résultat des matchs, quoique les plus populaires étaient celles portant sur le minutage des buts. Le gros Mike avait créé, avec d'autres, ces loteries illégales, mais tolérées par les autorités policières. Ainsi, si un client achetait au coût de deux dollars un billet en lien avec le résultat d'un match, c'était prétendument le hasard qui déterminait son choix puisque les billets étaient pliés et brochés de façon à ce que personne ne puisse voir le pointage avant d'ouvrir ledit billet. Il pouvait tout aussi bien piger un billet où il était écrit: New York 5 Montréal 0, qu'un autre indiquant le contraire. En ce temps, le Canadien de Montréal représentait une si grande puissance, que le fait de mettre la main sur un billet prédisant sa défaite amenuisait de beaucoup les chances de gagner. Et si la prédiction était totalement à l'avantage de l'autre équipe, les probabilités étaient inexistantes. Mike et ses associés vendaient quelques centaines de billets et ceux qui possédaient le bon pointage gagnaient chacun deux cents dollars. Bien sûr, il fallait qu'il y ait des gagnants, mais dans le cas de certains matchs, il n'y en avait aucun puisqu'une bonne partie des amateurs se retrouvait avec des billets concédant une victoire facile à l'autre équipe. Il suffisait alors de prétendre qu'il n'y avait pas de gagnant, du fait que les billets n'avaient pas tous été vendus; la semaine suivante, les billets vendus affichaient des pointages plus normaux et du coup, il y avait des gagnants. Ainsi, sur deux semaines, si l'on vendait pour deux mille de billets et que l'on remettait quatre cents dollars en prix, le stratagème devenait très payant.

Et ça ne s'arrêtait guère là. Grâce aux billets vendus relativement au minutage des buts et des punitions, l'arnaque était encore plus subtile puisque ceux qui avaient créé cette loterie étaient de connivence avec le

chronométreur du Forum de Montréal. Le système changeait souvent, mais en gros, il s'agissait, par exemple, de voir à ce qu'il n'y ait ni but ni punition qui surviennent à un temps impair de la deuxième période. Ainsi, si un but était compté à 14 minutes et 23 secondes de la deuxième période, le chronométreur laissait fonctionner la grosse horloge non numérique une seconde de plus pour arriver à 14 minutes et 24 secondes. Or, dans cet exemple, il n'existait aucun billet prédisant un temps pair en deuxième période. Ainsi, s'ils le désiraient, pour chaque match, Mike et ses acolytes pouvaient vendre près de mille huit cents billets à deux dollars chacun sans qu'il n'y ait aucun gagnant, même si, en théorie, chaque temps de punition exact devait rapporter dix dollars, chaque but cinquante dollars et le but gagnant trois cents dollars. Évidemment, ils n'allaient jamais jusqu'à cet extrême, mais on peut facilement s'imaginer jusqu'à quel point ces loteries pouvaient être rentables pour les cinq ou six personnes qui les administraient. Il était très difficile d'exercer un contrôle sur eux puisque, bien entendu, la liste des gagnants n'était jamais publiée. Les escrocs veillaient aussi à émettre des billets indiquant un minutage pratiquement impossible. Il est fort peu probable, par exemple, qu'un joueur parvienne à compter un but à seulement une seconde du début d'une période. À ce sujet, je me rappelle que mon père s'était déjà procuré un billet indiquant: 4 secondes de la deuxième période. Pendant que nous regardions le hockey du samedi soir, animé par René Lecavalier, papa maudissait le gros Mike pour lui avoir vendu un tel billet. Toutefois, dès la mise au jeu centrale, le numéro 14 du Canadien, Claude Provost, s'empara de la rondelle, traversa la ligne bleue adverse et d'un tir foudroyant, marqua à 4 secondes du début. Ce ne fut pas le but gagnant, mais mon père empocha cinquante dollars. Comme quoi même les escrocs peuvent se faire duper!

En plus d'être fortement impliqué dans cette petite combine, le gros Mike servait également de receleur pour toutes sortes de produits courants comme des rasoirs électriques, des radios à transistors, des petits tourne-disques, etc. Dès la fin des années 50, nous avions, à la maison, une petite radio à transistors ce qui, dans le temps, était assez rare. J'ai bien l'impression qu'elle provenait du gros Mike. Cet escroc ne comprenait pas que des gens normaux puissent travailler. Pour lui, l'argent était facile à gagner et ceux qui ne faisaient pas comme lui étaient des imbéciles. Cela pouvait donc devenir frustrant de converser avec lui.

Johnny Long-Fingers était un autre de nos petits fripons. Il s'agissait d'un Portugais d'environ six pieds, très mince et toujours parfaitement coiffé et habillé. Il se spécialisait dans l'échange d'argent. Il excellait réellement dans «cet art». Il se présentait chez Dupuis Frères pour effectuer un petit achat d'un dollar ou deux. Au moment de payer, il sortait un billet de vingt

dollars. Il avait vraiment des mains de magicien. Pendant que la caissière lui remettait son change, il disait qu'il avait un billet de dix dollars et remplaçait son vingt par un dix. Il faisait cela d'une façon tellement rapide et habile, que la caissière lui remettait immanquablement le change pour un vingt dollars. L'homme ne vivait que de ce stratagème. Dès qu'il se sentait un peu brûlé chez Dupuis Frères, il se rendait, pour un certain temps, dans un autre magasin comme Omer Deserres, Eaton ou Simpson. Quelques fois, il n'achetait rien, poussant l'audace jusqu'à simplement réclamer du change pour un billet de vingt dollars. C'est d'ailleurs pour cela que les directions de ces grands magasins ont commencé à refuser de seulement faire de la monnaie aux clients qui n'achetaient rien. Il lui arrivait même de réaliser son petit tour de passe-passe à la taverne. Même mon père, qui connaissait pourtant cette ruse, se fit prendre au jeu. Quelques minutes plus tard, Johnny Long-Fingers vint lui remettre son argent en riant. Il est dommage que ce dernier ait utilisé son grand talent pour escroquer les gens; il aurait pu devenir un excellent magicien.

En entendant le récit de mon père, Mercier Lesage s'exclama:

—Mon gros Mike, t'as assez fourré de monde… y me semble que tu pourrais payer une traite à tout le monde! Pas vrai, Monsieur Duval?

Ce à quoi mon père répondit:

—Non, Mercier, y'a personne qui va payer aujourd'hui, mais… c'est vrai que le gros Mike en a fourré plusieurs… et pas juste ici.

Mike riait, bien calé dans sa chaise. Même s'il comprenait très bien le français, il ne le parlait jamais. Il répliqua donc:

—I made money because I am a lot smarter than you, French peasoup! You've got to have brains like me to make money…

Et il éclata de rire en s'étouffant.

Claude David indiqua qu'il était dommage que Johnny Long-Fingers n'ait pu être là pour la fermeture. En fait, personne ne l'avait plus vu depuis déjà quelques années. Peut-être avait-il pris de plus grands risques et s'était-il retrouvé en prison. Claude ajouta:

—C'est vraiment de valeur qu'il soit pas là; vu qu'on paye pas, Y'aurait pas pu nous voler vingt dollars aujourd'hui. Par contre, on aurait pu lui demander de nous expliquer son truc… Moé, j'ai jamais compris

—Pis toé, Brazeau… ça te fait quoi qu'on parle de deux petits bandits comme ça? questionna Richard Delorme?

—Mettons que j'en ai déjà vu des pas mal pires que ça… rétorqua l'ex-policier. Robert… si on leur racontait la nuit où on a fait le tour des bars ou plutôt, des trous de Montréal?

Chapitre 10

Les trous de Montréal

Ce soir-là, j'avais bien prévenu monsieur «caca»: il devait se débrouiller seul avec la fermeture puisque Brazeau m'avait promis de venir me chercher dès minuit pour une virée dans les bars les plus mal famés de Montréal. Toute la soirée, Richard m'avait fait la gueule, mais lorsque Brazeau se présenta aux environs de 23h55, il agissait comme s'il était très heureux de me donner la chance de faire cette tournée. Après plusieurs années de service, Brazeau avait été promu et faisait maintenant partie de l'escouade de la moralité. Nous étions au début d'avril de l'année 1969. Vous comprendrez plus loin pourquoi je me rappelle du mois et de l'année. Comme à l'habitude, l'officier de police se pointa dans le bureau et je lui servis deux bonnes bières en fût. À cette époque, même avec quelques verres de trop, tout le monde pouvait conduire un véhicule, les policiers encore davantage.

Nous avons quitté les lieux vers 0h15, laissant Richard procéder à la fermeture. Assez bizarrement, il ne semblait pas avoir les mêmes besoins qu'à l'habitude. Au volant de l'automobile non balisée du service de police, Brazeau me promit une nuit inoubliable. Il me confia qu'en raison de mes 6'2'' (même si j'étais alors très mince), les gens me prendraient pour une recrue du service de police.

Nous nous arrêtâmes d'abord sur la rue Saint-Dominique, au sud de Sainte-Catherine, à un endroit appelé le St-John Café. Brazeau me confia qu'il s'agissait de l'ancien repaire de Monica La Mitraille, la braqueuse de banques qui était tombée sous les balles des policiers, en 1967, sur le boulevard Pie IX. C'est là que j'eus droit à ma première surprise de la soirée. Dans le temps, tout comme aujourd'hui, il y avait bien des bars de danseuses (le St-John n'en étant pas un), mais la nudité complète était interdite. Les danseuses portaient des petites culottes et des petits points en étoile sur le bout des seins. C'est donc avec stupéfaction qu'en entrant, je vis un homme complètement nu attaché à l'une des colonnes en métal du bar; quatre femmes dans la même tenue tournoyaient autour en se frottant allègrement sur lui. L'entrée de Brazeau ne fut pas sans affoler le propriétaire de l'établissement, lequel se tenait debout derrière le comptoir du bar. La musique et les applaudissements d'encouragement cessèrent immédiatement et les quatre jolies demoiselles se précipitèrent vers les toilettes. Le prisonnier, qui trouvait la conjoncture moins drôle, bien qu'il ne savait pas vraiment ce

qui se passait, fut bientôt libéré par le propriétaire qui l'informa à l'oreille de la situation.

Je suivis Brazeau qui alla s'asseoir au fond du bar après avoir jeté un lourd regard, tant aux employés qu'au propriétaire. Au bout de quelques secondes, comme par enchantement, nous avions chacun deux bières devant nous. Brazeau me dit alors:

—Tu vas voir que ça sera pas long avant qu'on reçoive la visite du proprio… et il va être très… très… très… gentil.

Effectivement, cinq minutes plus tard, un petit homme d'une cinquantaine d'années s'assit près de nous:

—Écoute, Brazeau… je m'excuse pour ce que vous avez vu tout à l'heure… ce n'était qu'un enterrement de vie de garçon et les jeunes ont un peu exagéré.

—Arthur, répondit Brazeau, tu sais que tu pourrais perdre ta licence avec des infractions comme celles-là? La nudité est interdite et encore plus le genre de frottage qu'on a vu là.

—Sois certain, Brazeau, que ça se reproduira plus.

—Y m'semble que t'avais dit la même chose, l'année passée, quand j'avais attrapé une de tes filles aux toilettes avec un gars…

—Je sais ben, mais… c'est dur de tout contrôler, même quand on est le boss.

—En tout cas, c'est un dernier avertissement, Arthur, prévint Brazeau d'un ton tranchant, une autre affaire comme ça pis on ferme ton trou.

Une fois qu'Arthur eût quitté la table, Brazeau me raconta que cet homme n'était pas vraiment une mauvaise personne. Son père lui avait légué ce bar moribond et il ne faisait que ce qu'il pouvait pour le maintenir. Ce secteur de la ville était très pauvre et il avait été énormément dépeuplé à la fin des années 50, suite à la démolition du secteur du Red Light. En effet, la ville de Montréal, suivant en cela le plan Dozois, avait décidé d'éliminer tous les taudis et les bordels situés dans le quadrilatère formé par les rues Saint-Dominique, Ontario, Sanguinet et Sainte-Catherine pour les remplacer par des logements sociaux appelés les Habitations Jeanne-Mance. Des démolitions à la chaîne s'en étaient suivies. La cicatrice ainsi créée sur le quartier avait fait périr à peu près tous ses commerces. Au moment où nous y étions, le St-John Café, autrefois prospère, vivait sans doute ses dernières années.

Arthur revint vers notre table avec un cabaret contenant deux bières et une petite enveloppe:

—Aimez-vous ça le baseball, les boys? nous demanda-t-il.

—Toé, Robert, aimes-tu ça? me retourna Brazeau.

Avant que j'aie le temps de répondre, Arthur ajouta:

—J'aimerais vous offrir deux billets pour le match d'ouverture des Expos de Montréal, le 14 avril prochain au parc Jarry. Les places sont situées à la 2e rangée, entre le marbre et le 3e but.

Brazeau me proposa:

—Aimerais-tu ça qu'on y aille ensemble, Robert?

—Ben certain! rétorquai-je.

Sur ce, Arthur déposa discrètement la petite enveloppe et les bières devant nous. Quand je disais, au début de ce chapitre, que je me rappelais la date approximative de cette nuit-là, c'est en raison de ces billets. Comment un amateur de baseball tel que moi pourrait oublier le tout premier match de la nouvelle équipe de baseball de Montréal, disputé le 14 avril 1969! Lors de ce match, j'étais tellement bien placé, dans les estrades, que j'ai effleuré la première fausse balle de l'histoire des Expos. Frappée par le légendaire Lou Brock des Cardinaux de St-Louis, je n'ai malheureusement pas pu l'attraper.

Nous avons terminé nos bières et quitté les lieux vers une heure du matin, non sans que Brazeau aille auparavant discuter en privé avec Arthur. Puis nous avons repris la route pour nous arrêter un peu plus loin, dans un autre bar en décrépitude, soit le Rodéo. Notre arrivée fut beaucoup moins remarquée qu'au St-John, mais au bout de quelques secondes, nous avions néanmoins nos deux bières sur la table. Environ quinze clients se trouvaient dans le bar et tout semblait calme. Comme il est difficile de boire autant de bières sans avoir envie d'uriner, je me dirigeai vers les toilettes. Une fois là, un homme s'installa devant l'urinoir à côté du mien. Me regardant avec dédain il dit:

—J'aime pas ça les ostie de chiens comme toé!

J'ai quitté les lieux lentement en soutenant son regard. Au fond de moi, je riais. Je ne pensais jamais qu'un jour, je me ferais traiter de chien dans le sens «de policier.» De retour à la table, je rigolai tout en racontant à Brazeau ce qui venait de se passer. Ce dernier fixa la porte des toilettes pour voir sortir cet admirateur des forces policières. Quand il le vit, il le dévisagea longuement et m'indiqua:

—Ça, c'est Mel Crotteau. Y porte bien son nom, ce crotté-là… c'est un «pimp»… lui y'en a battu des femmes… d'ailleurs, c'est tout ce qu'y peut battre parce que c'est un crisse de peureux. Une bonne fois, on va le ramasser pis y va savoir c'est quoi manger une volée...

Un homme très élégant, vêtu en chemise, veston, cravate vint alors s'asseoir avec nous. Il demanda à mon copain de table de lui présenter la recrue qui l'accompagnait, ce que l'autre fit avec empressement. L'homme me serra la main en me disant qu'il s'appelait Frank. Puis Brazeau et lui se

mirent à parler de différents sujets, sans tenir compte de ma présence. Il m'était toutefois possible de remarquer, lorsque le veston de Frank s'entrouvrait, qu'il portait une arme à feu dans un étui en cuir. Au bout d'une vingtaine de minutes, il se leva, nous salua et s'en alla. Dès qu'il fut parti, je demandai à Brazeau qui il était, persuadé qu'il s'agissait d'un policier habillé en civil.

—C'est Frank Zampio, le roi des hold-up à Montréal, me signifia Brazeau.

—Et tu l'arrêtes pas?

—C'est pas si simple que ça, mon jeune, ça prend des preuves; mais on l'aura ben un jour. Viens… c'est plate, ici. On va aller dans un bar où y'a des plus belles femmes.

Quelques minutes plus tard, nous étions au Honey Café, situé sur Sainte-Catherine, près de la rue Clark. Brazeau n'avait pas menti; bien sûr, il y avait des hommes, mais il y avait également de très belles femmes. Là, nous nous sommes assis directement au bar. Quelle ne fut pas ma surprise en constatant que nous devions payer nos bières; c'était une première. Brazeau partit aux toilettes en me recommandant, sans me dire pourquoi, de ne pas aller danser. Quoiqu'il n'avait pas à s'en faire, car je n'aimais pas danser. Sauf qu'il y avait là de très belles femmes. Durant son absence, deux femmes différentes vinrent m'inviter sur le plancher de danse. La première était jolie alors que la deuxième était vraiment très belle. Elles étaient toutefois toutes deux très maquillées, ce qui me plaisait moins. Devant mon refus, elles me laissèrent tranquille. Mais plus je les regardais, plus je me disais que je pourrais bien aller danser. Quelques minutes s'étaient écoulées lorsque Brazeau revint des toilettes:

—Est-ce que tu pognes, ce soir? m'interrogea-t-il avec un sourire intriguant.

—Pas si mal. À date, j'ai eu deux propositions…

—Quel genre de propositions?

—Juste pour aller danser, voyons… la petite noire avec les gros seins là-bas et la magnifique grande blonde qui est derrière.

—T'es-tu demandé pourquoi on a payé la bière, ici, Robert?

—Non, pourquoi? J'imagine que c'est parce qu'ils n'aiment pas les policiers…

—C'est simple, mon Robert… c'est parce que c'est un bar de tapettes et de travestis.

—Non… tu veux dire que les deux filles en question… c'est… des gars?

—T'as tout compris…

—On sacre notre camp d'ici!

Nos bières sont donc restées sur le comptoir et nous sommes retournés à l'auto pendant que mon comparse se moquait de moi. Il était maintenant trois heures du matin et en principe, tous les bars étaient fermés. Il décida toutefois de m'amener dans un autre endroit, toujours sur la rue Sainte-Catherine, mais un peu plus à l'ouest. Le bar en question ne portait pas de nom. En fait, il fallait monter au deuxième étage d'un restaurant et frapper à une porte. Un gros gaillard nous ouvrit et après avoir reconnu Brazeau lui dit:

—Salut, mon Brazeau! Ça roule?

—Pas de problème, Johnny, pis toé… ça marche?

—Numéro un! Suivez-moi, les gars…

Il nous entraîna alors dans un long corridor qui menait à une autre porte débouchant dans un bar «after hours». Ce commerce illégal était ouvert tous les jours, de trois heures à sept heures du matin, et réalisait des affaires d'or. Bien que la salle était remplie, le garçon nous trouva une place près du mur arrière. Aussitôt assis, un «waiter» nous apporta deux bières chacun. Cette fois-ci, nous ne devions pas nous trouver dans un bar gai puisque nous n'avons rien payé, en plus d'avoir droit à du pop-corn, des chips et des arachides. Je questionnai Brazeau pour savoir s'il y avait d'autres bars comme celui-ci qui ouvraient en dehors des heures permises. Il m'apprit qu'il y en avait six à proximité du centre-ville et que chacun était florissant car malheureusement, les gens ne s'arrêtaient pas de boire à trois heures du matin.

La plupart des clients de ce bar n'auraient certainement pas respecté la limite de .08, en vigueur de nos jours, s'ils avaient eu à souffler dans l'ivressomètre. Après avoir passé près d'une heure à cet endroit, nous sommes partis. Il était environ 4h15 du matin. Une fois à l'extérieur, Brazeau me demanda:

—As-tu faim?

—Sans vouloir faire de blague, je mangerais un poulet en entier…

—Viens… je connais un spot pas cher où on va ben manger.

Quelques minutes plus tard, nous étions sur la rue Delorimier, au sud d'Ontario, à quelques pas du vieux stade Delorimier dans un restaurant appelé le «snack-bar du Stadium». Je n'ai jamais mangé un aussi bon club sandwich, d'autant plus qu'encore une fois, nous n'avons rien payé.

Il était donc près de 5h30 lorsque Brazeau me déposa devant chez moi, dans le quartier Rosemont. Je venais de vivre une nuit très spéciale où j'avais bu et mangé pour à peu près rien. J'avais assisté à un spectacle érotique, été insulté par un «pimp», rencontré un criminel, été invité à danser

par deux hommes et fréquenté un bar «after hours». C'était beaucoup pour le jeune homme de 20 ans que j'étais; voilà bien une nuit que je n'oublierai jamais.

Chapitre 11

Le Sourd

—Ouais, mon Robert, une grosse nuit! Tu ne m'avais pas raconté tout ça… fit mon père lorsque j'en eus terminé de relater le récit de ma nuit avec Brazeau. Si tu nous parlais de la journée où tu as fait connaissance avec notre bon ami le sourd, ici présent. Cette journée-là, on peut dire que t'étais dans tes petits souliers.

Cet après-midi-là, je travaillais seul avec mon père car André était malade et je le remplaçais à titre de «waiter». Comme nous étions très peu occupés, j'en profitai pour jaser avec les quelques clients présents. C'est alors qu'entra le sourd. Il avait à peu près le physique de Laurel, dans Laurel et Hardy, moustache et beaucoup de cheveux en moins. Bien qu'il était sourd et muet, tout le monde l'appelait par sa première infirmité. Il se présenta à moi à l'aide de gestes, tentant de me faire comprendre qu'il voulait distribuer aux clients des petites cartes émises par l'Association des sourds et muets. Ces cartes montraient quelques signes pouvant être utilisés pour communiquer avec des personnes comme lui et encourageaient les gens à leur faire l'aumône. Comme je n'avais jamais rencontré ce monsieur, je levai un doigt pour le prier d'attendre une minute pendant que je m'informais auprès de mon père pour savoir si la chose était autorisée dans la taverne. Ce dernier m'indiqua que le sourd était un bon client et que je pouvais le laisser faire, tant et aussi longtemps qu'il ne répète pas cela tous les jours.

L'homme se mit alors à distribuer ses cartes aux quelque dix clients présents pour ensuite retourner les voir un à un dans le but de recueillir leurs dons. Il récolta peut-être un dollar ou deux. Ceci fait, il me présenta aussi une carte pour que je contribue à sa collecte. Je lui remis un dollar pour lequel il me remercia chaudement. Il se rendit alors au coin du bar pour s'entretenir par signes avec mon père. Je fus étonné de voir comment les deux arrivaient à communiquer. Pendant ce temps, je regardais sa petite carte et tâchais d'apprendre quelques signes. C'est ainsi que j'appris «Bonjour», «Comment allez-vous» et «Merci.» Fort de ces nouvelles connaissances, je me présentai devant le sourd en lui disant «Bonjour» et «Comment allez-vous» en m'exprimant dans son langage. Il m'adressa un grand sourire, heureux que j'aie pris la peine d'apprendre quelques mots en langue des signes.

Pendant qu'il était aux toilettes, mon père m'indiqua que ce client venait à la taverne trois ou quatre fois par mois pour distribuer ses petites cartes. Probablement qu'il faisait de même dans d'autres établissements du secteur. Lorsque la quête n'était pas fructueuse, il arrivait que papa lui fasse crédit. La plupart du temps, il utilisait ces quelques sous pour s'offrir une grosse Molson bien froide. J'appris aussi qu'il était très fort physiquement et qu'il n'avait pas son pareil pour tirer au poignet. Aussi, fus-je invité à le défier. Selon mon père, je n'avais à peu près aucune chance de le battre, mais cela ferait grandement plaisir à notre ami.

—Peux-tu me montrer, demandai-je alors, un signe que je pourrais utiliser pour lui faire savoir que j'apprécie sa compagnie et sa gentillesse?

Joignant le geste à la parole, mon père me répondit:

—Tu n'as qu'à donner cinq ou six coups sur ton bras gauche avec le côté de ta main droite en montant vers l'épaule à chaque coup…

Dès que le sourd revint des toilettes, je l'invitai par signes à disputer un match de tir au poignet avec moi, tout en exhibant un billet d'un dollar pour lui signifier que tel serait l'enjeu. Il accepta volontiers, non sans rire et me montrer ses biceps pour mieux m'intimider. Nous primes donc place à une table, non loin du bar, pendant que les clients s'installèrent autour de nous. Le concours débuta avec la main droite. Je sentis dès le départ que je n'étais pas de taille et devinai rapidement que mon rival se moquait de moi; il aurait pu me renverser en à peine quelques secondes, mais se plaisait à faire durer le plaisir. Il me laissait même fléchir légèrement son poignet vers la table avant de reprendre l'avantage sans vraiment forcer. Au bout d'environ une minute, je sentis que pour la première fois, il tentait de me renverser, ce qu'il parvint à faire en moins d'une seconde. Il se mit alors à rire aux éclats, mais d'un rire étrange puisque sans voix. Puis je lui fis comprendre que je souhaitais une revanche à quitte ou double, mais cette fois, en jouant avec le bras gauche. Puisque ce bras a toujours été mon plus fort, je me disais que j'aurais plus de chances de gagner. Il accepta rapidement et je compris très vite, dans son regard, que je n'aurais guère plus de chances. Le nouveau match se mit en branle et là, je constatai qu'il devait tout de même forcer un peu pour maintenir un équilibre. Je parvins même, en forçant très fort, à lui faire plier légèrement le poignet, sans qu'il le fasse exprès. Puis je le sentis faire appel à toute son énergie pour ensuite me renverser en une seule petite seconde.

Je lui remis donc les deux dollars promis, ce qui me valut de nouveaux remerciements. C'est là que pour souligner le fait que je l'appréciais, je lui fis le signe que mon père m'avait enseigné, c'est-à-dire donner des coups sur mon bras gauche avec ma main droite. Quelle ne fut pas ma sur-

prise lorsque je le vis se précipiter vers moi, me prendre à la gorge avec sa main droite et menacer de me frapper avec son poing gauche. Je devinai très vite qu'il était nettement plus fort que moi. Mon père s'interféra entre nous et avec l'aide de deux clients, parvint à nous séparer. Je ne comprenais pas du tout ce qui se passait lorsque mon père se mit à rire à gorge déployée. Il entraîna le sourd au coin du bar pour s'entretenir avec lui, bien évidemment par signes. Au bout de quelques secondes, je vis ce dernier répéter à maintes reprises le même signe que je lui avais adressé, tout en riant de plus en plus. Je suis donc allé les trouver, mon père et lui, pour savoir ce qu'il y avait de si drôle.

—Le signe que tu lui as fait, me fit savoir mon père, ça veut dire « mange de la marde». Il croyait que t'étais un mauvais perdant et que tu l'insultais…

—Ouais… tu m'as vraiment mis dans l'eau chaude! J'pensais qu'il voulait me tuer et je ne comprenais pas du tout pourquoi.

Mon nouvel ami le sourd avait déjà passé son bras autour de mon cou, sans pour autant s'arrêter de rire. Je revis souvent ce curieux personnage. Durant toute l'année où j'ai travaillé à la taverne, il vint beaucoup plus souvent que trois ou quatre fois par mois car il aimait aussi bien rire de moi qu'avec moi. Nous ne parlions pas le même langage, mais nous nous comprenions tout de même très bien. En cet après-midi de juin 1987, il était là, lui aussi, pour la dernière fois.

Chapitre 12

La St-Jean

Nous étions toujours une vingtaine de personnes dans la taverne pour la petite fête de fermeture. André Morissette, qui était maintenant de retour, dit à mon père:

—Ça fait pas mal différent des soirées de la St-Jean Baptiste qu'on a passées ici.

—Oui… mettons que ces soirées-là étaient pas mal occupées! répliqua mon père. Pendant les premières années de la taverne, j'ai pas peur de vous le dire, nous faisions un très bon chiffre d'affaires; puis quand les libéraux ont pris le pouvoir et que les permis se sont multipliés, les journées à trois cents dollars de ventes sont devenues plutôt rares. Mais à la St-Jean Baptiste, avec la parade qui passait au coin de la rue, on faisait souvent plus de mille dollars de ventes. Étant donné que dans le temps, la bière en fût se vendait vingt sous le verre, ça signifie qu'on vendait l'équivalent de cinq mille verres de bière dans la journée. Des journées comme ça, j'en aurais pris une par mois! Pis simonac… les séparatistes ont provoqué l'émeute Trudeau en 1968, et à cause de ça, les défilés sont devenus de moins en moins populaires.

Papa évoqua ces soirées où tous les employés étaient au travail et accumulaient d'excellents pourboires, souvent sans même avoir à se déplacer. Avant que je ne travaille à temps plein à la taverne, soit en 1969, papa avait réquisitionné mes services les deux ou trois années précédentes, à l'occasion de la St-Jean. C'était la folie furieuse. Chaque «waiter» se présentait à l'un des deux «barmen» pour remplir son cabaret d'une quinzaine de bières en fût. Ensuite, tous se plaçaient près d'une des quatre colonnes, au centre de la taverne, et laissaient tout simplement les clients venir se servir à même leurs cabarets. Une fois ceux-ci vides, ce qui se produisait en un rien de temps, le même manège se répétait. Pour ma part, les premières années, je ne faisais que récupérer les verres vides sur les tables, ce qui était une tâche très importante puisque nous manquions souvent de verres. Je revenais au comptoir avec un cabaret plein, je plaçais les godets dans la laveuse et j'actionnais cette dernière chaque fois que c'était possible de le faire.

Quand j'étais enfant, la parade de la St-Jean Baptiste avait toujours lieu en après-midi. C'était plutôt une fête qui s'adressait aux jeunes et donc, qui avait moins d'incidence sur les ventes de la taverne. Cependant, vers les

années 60, elle devint un défilé de nuit, ce qui, avec le jeu des lumières, ajoutait à sa féerie. Comme l'événement avait lieu tout près du solstice d'été, le tout débutait vers 21h15, lorsque la noirceur était tombée. Le cortège se mettait en branle au parc Lafontaine et empruntait la rue Sherbrooke vers l'ouest. Il passait donc à l'intersection Sherbrooke et Saint-Laurent aux alentours de 21h45 et s'y attardait jusqu'à environ 22h45. Il était difficile pour les citoyens de se rendre au défilé sans arriver quelques heures à l'avance. Ainsi, la taverne se mettait à fonctionner à plein régime dès vingt heures, connaissait un petit relâchement durant la procession, et ensuite, c'était la folie jusqu'à la fermeture. Ces journées-là, donc, j'arrivais à la taverne vers 19h30 et travaillais à fond jusqu'à minuit. Après quoi, il fallait tout ranger en plus de déplacer la vingtaine de barils de bière en fût que nous avions vendue durant la soirée.

En 1968, il y avait beaucoup de tension dans l'air lors de la présentation du défilé. Nous étions en pleine période électorale, au fédéral, et en pleine trudeaumanie. Pierre Elliott Trudeau avait été élu chef du parti libéral du Canada quelques mois plus tôt et, profitant de sa grande popularité, avait décidé de déclencher des élections fédérales dont le vote devait se tenir le 25 juin 1968, soit le lendemain du défilé. Trudeau était un homme très arrogant, détesté par les partisans de la souveraineté du Québec du fait qu'il refusait de reconnaître la notion de nation québécoise. Pierre Bourgault, le chef du RIN (Rassemblement pour l'Indépendance Nationale), l'avait sommé de ne pas se présenter à cette fête des Canadiens français; cependant, puisqu'il avait été invité par la Société Saint-Jean-Baptiste et qu'il ne voulait pas rater l'occasion de prouver au reste du pays qu'il n'avait pas peur des méchants séparatistes, Trudeau s'y présenta tout de même, espérant ainsi gagner de nombreux votes dans les autres provinces.

J'avais donc décidé de me présenter tôt dans le secteur du parc Lafontaine pour voir ce qui se tramait. J'étais descendu au métro Sherbrooke avant de marcher vers l'est jusqu'au parc Lafontaine. Il était près de 18h15 lorsque j'arrivai pour vite me rendre compte que la soirée risquait de mal tourner. Face au parc, sur la galerie de la bibliothèque de la ville de Montréal, une estrade d'honneur avait été aménagée pour les dignitaires, dont le maire de Montréal, Jean Drapeau, le premier ministre du Québec, Daniel Johnson, et évidemment, le premier ministre du Canada, Pierre Elliott Trudeau. Je me suis dirigé sur l'avenue Calixa-Lavallée, au cœur du parc, pour pouvoir admirer les différents chars allégoriques qui étaient déjà prêts pour le défilé. Plusieurs membres de corps de clairons étaient également sur place, étendus sur le gazon en train de manger. Je connaissais très bien le secteur puisqu'enfant, j'avais plusieurs fois assisté à ce défilé à partir de ce même

endroit. Cependant, ce soir-là, il n'y régnait pas la même ambiance de fête qu'à l'habitude. Déjà, on pouvait voir quelques centaines de personnes qui affichaient des pancartes sur lesquelles on retrouvait des slogans comme: «Trudeau au poteau» ou encore «Trudeau le traître». Les gens chantaient et dansaient quand parmi eux, je reconnus les leaders Pierre Bourgault et Reggie Chartrand (des Chevaliers de l'indépendance) qui les haranguaient. En revenant sur la rue Sherbrooke, je pus voir, devant l'estrade d'honneur, une quarantaine de policiers avec matraque à la main, tandis qu'une centaine d'autres se promenaient sur la rue, soit à cheval ou à moto. Une trentaine d'autos-patrouilles étaient également sur place. Il apparaissait évident que la moindre étincelle risquait de provoquer des incidents regrettables.

Je décidai de quitter les lieux et me rendis lentement à la taverne par la rue Sherbrooke en remarquant que, une fois passée l'estrade d'honneur, l'ambiance était beaucoup plus calme et festive. Il devait être 19h15 lorsque je me suis présenté au commerce. Tous les employés étaient déjà là, ainsi qu'une bonne centaine de clients. Avant de me mettre au travail, j'informai mon père de ce que j'avais vu. Il me dit alors:

—J'ai l'impression que ça va brasser en Saint-simonac... Trudeau, c'est un petit coq frais chier, Bourgault aime la chicane pis Chartrand, c'est un vrai fou… J'espère que ça va pas nuire au défilé, on a trop besoin d'une grosse journée.

Il y était allé d'un résumé un peu simpliste, mais tout de même assez réaliste de la situation.

Une vingtaine de minutes plus tard, la taverne était bondée et la bière coulait à flots. Pour ma part, comme je courais partout à la fois pour ramasser les verres vides, je n'avais plus le temps de penser au parc Lafontaine. Cette course folle dura environ une heure, puis la taverne se vida à moitié alors que le défilé devait passer d'une minute à l'autre au coin Saint-Laurent et Sherbrooke. C'est là que nous avons pu prendre le temps de regarder la télévision pour voir ce qui se passait au parc Lafontaine. L'estrade d'honneur était à peu près vide et seul Trudeau s'y pavanait, entouré de quelques agents en civil. De temps à autre, on nous montrait des images de policiers à cheval ou à moto qui chargeaient la foule en frappant un peu partout avec leurs matraques. La parade semblait faire du sur place et il apparaissait évident qu'elle n'arriverait pas à temps à notre intersection. Nous étions plusieurs près du bar quand mon père s'exclama:

—Est-ce qu'ils sont tombés sur la tête! On peut pas charger une foule comme ça... il y a des enfants, là-dedans, pis des femmes! Sont-tu fous?

Une fois de temps en temps, de nouveaux clients arrivant du parc Lafontaine faisaient leur entrée. Les détails qu'ils nous transmettaient laissaient

supposer que la télévision ne nous montrait qu'une infime partie de ce qui se passait réellement, focalisant davantage sur le défilé. Puis vers 22h45, nous avons finalement entendu les premières fanfares qui gagnaient notre secteur. La taverne s'est alors complètement vidée. Moi-même je suis sorti pour regarder une partie du défilé. Outre le retard, tout se passa bien, comme si rien ne s'était produit.

Le cortège prit fin vers 23h45 alors qu'en temps normal, la taverne aurait dû fermer à minuit. Papa n'acceptait pas de perdre autant de ventes à cause, comme il le disait, d'un petit fils à papa, de quelques voyous et policiers maladroits. Il décida donc que nous resterions ouverts jusqu'à 1h30, ce qui était contraire à la réglementation. Mais puisque les policiers avaient bien d'autres chats à fouetter ou à matraquer cette nuit-là… Pourquoi pas!

Ce fut donc à nouveau la cohue, à l'intérieur, pour le plus grand bonheur du patron. Lorsque finalement nous avons fermé, nous avions réalisé la meilleure journée de l'histoire de la taverne, avec des ventes atteignant plus de mille deux cents dollars. Ce fut toutefois la dernière grosse Saint-Jean pour nous puisque les défilés subséquents furent beaucoup plus modestes; de plus, les trajets furent éventuellement modifiés, ce qui fait qu'avec le temps, le cortège a cessé d'emprunter cette portion de la rue Sherbrooke.

Le lendemain, au journal télévisé, nous avons pu voir ce qui s'était passé; la charge donnée par les policiers (même celle portée avant le début du défilé), les projectiles lancés vers l'estrade d'honneur, Trudeau qui se moquait littéralement des manifestants en leur envoyant la main, les autos de police en feu, etc. Bilan de la soirée: plus de deux cent quatre-vingt-dix arrestations, cent vingt-trois blessés dont une quarantaine de policiers, douze autos-patrouilles détruites et six chevaux blessés. Bourgault et Chartrand étaient eux-mêmes blessés en plus d'être arrêtés. Tout cela parce qu'une personne avait décidé d'assurer son élection le lendemain.

Le 25 juin 1968, Pierre Elliott Trudeau était encensé par toute la presse anglophone parce qu'il avait su tenir tête aux méchants séparatistes. La presse québécoise était beaucoup plus nuancée du fait que plusieurs journalistes avaient assisté à l'émeute, certains s'étant même fait matraquer. Le soir, Trudeau était élu premier ministre du Canada avec une très forte majorité. Il avait donc gagné son pari; mais ce qu'il n'a jamais compris, c'est que par sa faute, à partir de cette date, la Saint-Jean a cessé d'être une fête à caractère folklorique pour devenir la fête nationale des Québécois, avec tout ce que cela peut signifier.

Chapitre 13

Roger Cayer

Roger Cayer, le troisième des Roger après Roger Desroches et Roger Ouimet, mentionna, de sa voix souvent inintelligible et semblable à celle du personnage de Méo dans les films d'Elvis Gratton, quelque chose qui ressemblait à ceci:

—Les gars, y' a personne qui parle de moé…

Je répliquai:

—Ne t'en fais pas, Roger, on va s'occuper de toi… tu te souviens du matin où je travaillais avec Pierre et que t'as reçu de la visite?

—Pas cha, Robert…

—Qu'est-ce que tu dis, Roger? Articule, un peu…

—Pas cha, les gars…

—Ben oui, on va parler de cha, Roger…

Pierre, un autre des «waiters», était un être très renfermé qui n'était pas vraiment fait pour occuper cet emploi. Il parlait très peu, n'avait aucun sens de l'humour et faisait sans doute ce métier «en attendant». Il faut savoir qu'à cette époque, les «waiters» de taverne gagnaient un mince salaire d'une quarantaine de dollars par semaine, mais en tenant compte des pourboires, c'est plus de deux cents dollars qu'ils pouvaient gagner, et ce, libre d'impôt. C'était un excellent boulot, dans les années soixante, pour les gens peu instruits. J'ai peu de souvenirs de Pierre, sinon que la fin de sa carrière de «waiter» m'a marqué. À quelques exceptions près, il n'y avait pas de violence à la taverne Park House; à l'occasion, de petites échauffourées et de vertes engueulades pouvaient survenir, mais très rarement voyait-on un couteau, encore moins un revolver. Un soir, vers 20h30, alors que je me trouvais derrière le bar et que Pierre servait des clients à l'autre bout de la taverne, un jeune homme entra par la porte donnant sur le boulevard Saint-Laurent avant de crier à la vingtaine de personnes présentes de se coucher par terre en les menaçant avec un revolver. J'étais persuadé qu'il s'amènerait à la caisse, mais c'est à croire qu'il était pressé puisque je l'ai plutôt vu jeter Pierre par terre et s'emparer de tout ce qu'il avait sur lui, soit une cinquantaine de dollars.

Puis il s'est enfui après lui avoir tiré une balle dans la jambe pour s'assurer qu'il ne le suive pas. Il s'agissait d'un geste cruel, car dans sa position, Pierre ne pouvait se défendre. D'ailleurs, sa stature ne lui aurait certai-

nement pas permis de rattraper et d'immobiliser son agresseur, beaucoup plus gros que lui. Dès que ce dernier partit, j'appelai les services d'urgence et Pierre s'en tira en passant les deux jours suivants à l'hôpital. Toutefois, il n'a jamais voulu collaborer avec les policiers, de même qu'il n'est jamais revenu travailler à la taverne. Peut-être avait-il été réellement effrayé ou peut-être, encore, que cette attaque avait quelque chose à voir avec son passé. Lors du party de juin 1987, c'était la première fois qu'on le voyait à la taverne depuis ce fameux soir.

Un jour, alors que je travaillais avec lui, il devait faire exécuter des travaux de plomberie, chez lui, et la veille, il avait laissé les clés de son appartement à Roger Cayer pour que ce dernier puisse s'y rendre. Roger était plombier et effectuait souvent de petits travaux pour papa dans les logements de la taverne. Il avait aussi installé une toilette, une douche et un lavabo au sous-sol de notre demeure. Il était cependant ce qu'on appelle un alcoolique fini. Quand papa lui confiait des travaux, il allait le chercher directement chez lui, vers six heures du matin, pour s'assurer qu'il ne boive pas trop. Mais Pierre avait fait la bêtise de lui donner trop d'autonomie. Donc plutôt que de se présenter à son appartement, Roger est apparu à la taverne vers huit heures, ce matin-là. Déjà, il avait de la difficulté à articuler, ce qui démontrait qu'il avait sans doute pris quelques verres. Pour ma part, je lui en servis cinq ou six avant l'arrivée de Pierre, qui débutait à 10h30. Celui-ci fut très surpris de le trouver là, dans un état d'ébriété aussi avancé.

—Crisse Roger! lâcha-t-il. Tu travailles pas chez nous, aujourd'hui?

—Ce sera pas long, Pierre, m'en vas chez vous… expliqua Roger d'une voix encore plus inintelligible qu'à l'habitude.

—Câlisse! T'es tellement chaud… on ne comprend rien de ce que tu dis!

—Dis-moi pas, Pierre, qu'il devait aller travailler chez vous ce matin? dis-je

—Ben oui! Peux-tu croire ça?

—Le secret, Pierre, c'est d'aller le chercher chez lui à six heures du matin pour pas lui laisser le temps de prendre un coup; aussi, tu dois pas laisser aucune goutte d'alcool dans la maison.

—Donne-moi les clés, Roger… Je vais aller te chercher à six heures demain matin, parce que c'est pas vrai que tu vas travailler aujourd'hui. La pauvre femme qui est poignée avec toé, je la plains!

—Écoute, Pierre, signifiai-je, sa femme a appelé à la taverne l'autre jour et, d'après sa voix, je pense qu'elle prend un coup, elle aussi.

Roger était complètement affaissé sur une chaise et dormait déjà. Papa m'avait dit qu'il avait environ quarante-cinq ans, mais il en paraissait au

moins soixante-cinq. Il avait les cheveux gris complètement décoiffés, des lunettes qui tenaient avec du ruban gommé, la barbe non rasée depuis quatre ou cinq jours et le nez qui coulait. Il devait faire 5’5’’ et pesait environ cent vingt livres. Les matins où il buvait, il avait vraiment l’air d’une loque humaine. Par contre, les matins où papa allait le chercher pour travailler, il pouvait être presque agréable, même si on ne comprenait à peu près rien de ce qu’il disait. Quand il avait terminé sa journée de travail, il se présentait à la taverne en ayant presque l’air d’un gentleman.

Un des deux téléphones sonna; il s’agissait de la femme de Roger:

—Roger est-tu là? demanda-t-elle d’une voix pâteuse.

—Non, madame, répondis-je, je ne l’ai pas vu ce matin…

Et elle raccrocha.

Je suis alors allé voir Roger pour le réveiller et lui indiquer que sa femme avait téléphoné. Il revint à la vie presque en sursaut, commanda deux autres bières et me remercia. Une trentaine de minutes plus tard, la femme rappela et d’une voix encore plus engourdie que précédemment, me redemanda si Roger était là. Ma réponse fut la même. Puis je fis alors l’erreur de raconter à Pierre ce qui s’était passé. Suite à cela, il me dit:

—Avec ce qu’y m’a fait ce matin, j’suis mieux de pas répondre au téléphone quand elle va rappeler parce que moé, j’va y dire qu’y est ici.

—Peut-être que ça aurait du bon, répliquai-je. Au moins, on pourrait voir de quoi la bonne femme a l’air…

Une quarantaine de minutes plus tard, le téléphone sonna à nouveau et Pierre se précipita pour répondre. Là, je l’entendis dire:

—Une minute, Madame… je vérifie s’il est là.

Puis il cria dans la taverne sans prendre la peine de placer sa main sur le récepteur téléphonique:

—Roger es-tu là?

Roger disait non à voix basse tout en faisait des signes désespérés au «waiter». Ce dernier reprit le récepteur et prononça à voix haute cette phrase assassine:

—Il fait dire qu’il n’est pas là…

Et il raccrocha.

Roger avait tout entendu et savait maintenant ce qui l’attendait. Il n’eut pas à poireauter longtemps. Au bout de quelques minutes, la porte de la taverne s’ouvrit lentement, comme si c’était le seuil de l’enfer. Un démon, ou plutôt une femme très laide, presque monstrueuse, apparut. Elle devait faire 5’8’’ et peser deux cent cinquante livres. Elle avait les cheveux blancs complètement décoiffés, un nez rouge d’alcoolique qui surplombait une bouche charnue et des gencives enflées qui ne laissaient voir que quelques

crocs. Sa démarche chancelante ajoutait à son allure apocalyptique. Elle s'avança jusqu'au milieu de la taverne et, tel un dragon prêt à cracher le feu, s'écria:

—Roger… à… maison… tout suite!

On aurait dit que l'écho faisait résonner sa voix aux quatre coins de la terre. Roger se leva le plus rapidement qu'il put, puis marcha vers elle d'un pas accablé et le dos bien rond. Elle le saisit d'abord par une oreille, ensuite par le cou et un bras, avant de l'entraîner à l'extérieur.

Après son départ, ce fut le calme plat dans la taverne. La dizaine de clients présents, ainsi que Pierre et moi-même avions vraiment l'impression d'avoir vu le feu éternel. Finalement, je rompis le silence en disant à Pierre:

—Est-ce que tu comprends, maintenant pourquoi il boit?

—Ouais… j'ai jamais rien vu d'aussi laid de toute ma vie. Si j'avais su, jamais j'aurais fait ce que j'ai fait. Demain, quand je vais aller le chercher pour travailler, je vais m'excuser pis à sa prochaine visite ici, je va lui payer un couple de bières. Si je réponds au téléphone pis que c'est encore ce monstre-là, plus jamais je dirai que Roger est ici. Elle m'a vraiment fait peur.

Chapitre 14

Yvon Élie

Le policier Brazeau demanda à mon père ce qu'il était advenu de l'ancien homme de ménage Yvon Élie. Évidemment, s'il posait cette question, c'est qu'il avait une bonne idée de la réponse. Mais qui était Yvon Élie?

Bébé, Yvon avait été abandonné à la crèche. Il n'avait connu ni son père ni sa mère. Il avait eu une jeunesse tumultueuse et avait dû être placé à l'école de réforme Boscoville. C'est à cet endroit qu'il avait suivi ses premiers cours d'électronique. Il avait beaucoup de talent dans ce domaine et très vite, il apprit à monter et réparer des télévisions, des systèmes de son, etc.

Au début de la vingtaine, il venait souvent manger à la taverne et prendre une bière ou deux. Il était grand, très maigre, et n'avait déjà pratiquement plus de cheveux sur la tête. Son crâne ressemblait presque à un œuf. La vie avait été difficile pour lui et la nature ne l'avait pas tellement choyé physiquement non plus. N'ayant jamais eu de modèle paternel dans sa vie, il se lia d'amitié avec mon père. Finalement, ayant su que notre responsable de l'entretien ménager avait donné sa démission, il s'offrit pour combler le poste. Peu à peu, papa découvrit ses talents pour l'électronique. En effet, il réparait presque tout dans la taverne, que ce soit la caisse enregistreuse, la machine à laver les verres ou la friteuse. Comme mon père éprouvait toutes sortes de difficultés avec le système d'alarme qui se déclenchait souvent sans raison au beau milieu de la nuit, ce qui lui valait, chaque fois, un voyage nocturne, il lui demanda s'il pouvait en concevoir un nouveau. Yvon se mit à la tâche et deux semaines plus tard, nous avions un nouveau système d'alarme, beaucoup plus performant et moins sensible.

Les clients et les employés avaient souvent recours à ses services pour réparer divers objets, en particulier leurs systèmes de son et leurs téléviseurs. Nous avions à la maison un vieux tourne-disque démodé dont nous avions hérité de ma grand-mère Duval. Papa pria donc Yvon de concevoir pour nous un système de son stéréo avec tourne-disques et appareil radio intégrés.

L'homme passa presque un mois chez nous pour fabriquer cet appareil. Il arrivait vers midi et travaillait jusqu'à environ dix-neuf heures avant d'aller se préparer pour son quart de travail, lequel débutait à 0h30. Il dînait

et soupait avec nous. Puisque c'étaient les vacances d'été, je l'aidais dans ses travaux. Je devais avoir, alors, quatorze ou quinze ans.

—Passe-moi le petit tournevis étoile… me demandait-il, ou «Donne-moi le plus petit des fers à souder…»

Je le regardais construire peu à peu le nouveau stéréo. Le seul problème engendré par le fait de travailler avec lui est qu'il sentait énormément la sueur, ce qui était très désagréable. Ma mère l'avait très vite remarqué. Mon père, comme pour l'excuser, prétendait que cela était dû à ses ennuis de santé.

Au bout d'environ deux semaines, il procéda aux premiers tests de son qui, après quelques ajustements, furent couronnés de succès. Il ne lui restait qu'à fabriquer le mobilier pour recevoir ces équipements. Pour ce faire, il s'installa dans le garage de la maison pendant au moins une semaine. Il travaillait de façon très artisanale. Il n'avait pas de banc de scie, seulement une scie ronde et une petite sableuse. Dès le premier jour, il acheta des planches d'acajou et se mit au travail. Le meuble fut une réussite complète et l'installation de l'équipement, à l'intérieur, ne prit qu'une journée. Après quoi, nous eûmes un système de son de première qualité.

Papa aimait beaucoup Yvon; pour lui, il était à l'image de celui qui n'avait pas eu la vie facile mais qui, à force de persévérance, et sans se plaindre, était parvenu à se sortir du marasme. Il le voyait déjà, dans un proche avenir, devenir réparateur de télévisions et de systèmes de son, en plus de gérer sa propre entreprise. Ceci, se disait-il, lui permettrait d'accéder à une vie meilleure. Il était visible, aussi, qu'Yvon considérait de plus en plus mon père comme le sien, sauf qu'il semblait manquer d'ambition. Il se sentait bien près de mon père, des employés et des clients de la taverne qui pour lui, représentaient sa famille. Le salaire qu'il touchait à titre de responsable de l'entretien ménager n'était pas très élevé, mais il compensait son manque à gagner par des petits sommes qu'il allait chercher à gauche et à droite en réparant des appareils. À l'occasion, aussi, papa lui consentait des avances, sur sa paie, pour lui permettre de payer certaines dépenses imprévues; il faut dire qu'il avait une petite amie beaucoup plus dépensière que lui.

Il fut à l'emploi de la taverne pendant trois ou quatre ans. À la longue, mon père avait fini par comprendre qu'il était satisfait de sa vie et qu'il n'entendait pas travailler à son propre compte. Il venait chez nous de temps à autre pour réparer divers appareils et je crois que cela lui faisait plaisir de se retrouver dans notre famille.

Puis un dimanche, alors que j'accompagnais mon père à la taverne, nous avons constaté que la porte d'entrée avait été forcée, alors que dans

l'entrée du sous-sol, le système d'alarme avait été désarmé. Il n'y avait pas de dégâts à l'intérieur, sinon que la distributrice à cigarettes avait été éventrée et vidée de son contenu. Rien d'autre n'avait été volé, ni dans la caisse ni dans le coffre-fort. Papa a appelé la police et deux détectives se sont présentés une quinzaine de minutes plus tard. Immédiatement, l'un d'eux nous dit:

—Visiblement, c'est un job de l'intérieur…

Effectivement, il nous indiqua que la porte d'entrée avait été brisée de l'intérieur avec un tournevis, tandis qu'aucune marque n'apparaissait à l'extérieur. De plus, le système d'alarme ayant été désarmé, tout pointait vers un employé qui connaissait le code. Le fait que seule la distributrice à cigarettes avait été cambriolée signifiait que le voleur avait manqué de temps pour faire autre chose ou, fort probablement, qu'il n'avait pas voulu voler la taverne comme telle puisque la distributrice appartenait à une entreprise privée. Selon les policiers, il ne valait pas la peine de prendre les empreintes puisque la porte d'entrée, tout autant que la distributrice, avait sans aucun doute été touchée par plusieurs personnes lors des derniers jours.

Dès que les agents eurent quitté, papa téléphona à la compagnie propriétaire de la distributrice pour qu'ils viennent la remplacer. Bien que c'était un dimanche, le réparateur arriva moins d'une heure plus tard. Il constata l'étendue des dommages et nous indiqua qu'une nouvelle machine serait livrée dès le lendemain.

—Combien pouvait-il y avoir d'argent dans la machine? l'interrogea papa

—Comme elle a été remplie vendredi de la semaine dernière, il pouvait y avoir environ cent cinquante dollars avec possiblement une centaine de paquets restants… à soixante-dix sous chacun, cela veut dire un vol d'environ deux cent vingt à deux cent vingt-cinq dollars et des dommages qui s'élèvent à plus de cinq cents dollars.

Papa se doutait bien de l'identité de celui qui avait commis ce méfait, mais ne parvenait pas à y croire. Il téléphona à tout hasard chez Yvon pour voir quelle serait son attitude au téléphone:

—Salut, Yvon, c'est Fernand… est-ce que tout était correct quand tu as quitté la taverne, cette nuit?

—Euh… oui, pourquoi? Il est arrivé quelque chose?

Cette réponse effaça les derniers doutes de papa; Yvon était bien l'auteur du vol.

—Oui, Yvon, quelqu'un a défoncé la porte d'entrée, sauf que le tout a été fait de l'intérieur, et la machine à cigarettes a été vidée de son contenu.
Cette fois-ci, son interlocuteur ne disait plus rien. Mon père enchaîna:

—T’as pas d’idée sur la personne qui a pu faire ça?
L’autre répondit finalement:

—Le système d’alarme n’a pas sonné?

—Non ,Yvon, il a été désarmé.

Cette fois-ci, ce fut le silence complet au bout de la ligne. Mon père ajouta:

—En tout cas, Yvon, si jamais t’as des soupçons sur quelqu’un, tu me le diras…
Et il raccrocha.

Le pauvre était vraiment désemparé; il me confia que selon lui, Yvon était le coupable et qu’il ne se présenterait plus jamais à la taverne. Il comprenait qu’il n’avait pas voulu le voler lui puisqu’il ne s’en était pris qu’au distributeur de cigarettes, mais il se sentait trahi:

—S’il avait besoin d’argent, dit-il, il n’avait qu’à venir me voir… Je l’aurais aidé avec plaisir. Il a tellement de potentiel… Il aurait pu faire beaucoup plus d’argent en travaillant à son compte. Demain soir, je vais venir à la fermeture de la taverne juste pour voir s’il va se présenter pour son quart de travail. Je suis certain qu’il ne viendra pas… il a trop honte.

Le lendemain soir, papa quitta la maison vers 23h30 pour se rendre à la taverne. À 0h30, comme Yvon ne s’était pas présenté, il fit lui-même le ménage avec Walter. Lorsqu’ils eurent terminé, vers 2h30, il décida, par acquit de conscience, de téléphoner à Yvon. La sonnerie retentit un seul coup et une voix préenregistrée déclara:

—Il n’y a pas de service au numéro que vous avez composé.

Chapitre 15

Le Radiocanadien

La taverne fut aussi témoin, au cours des années, de grands chagrins d'amour. Souvent, des maris ou des amants éconduits venaient y noyer leur peine, loin de toute présence féminine. Jamais nous n'aurions pensé que cela aurait pu arriver à Jean, celui que nous appelions affectueusement le radiocanadien.

Jean était un homme de petite stature d'environ trente-cinq ans. Toujours bien coiffé et très bien habillé, il portait de petites lunettes rondes et arborait une minuscule moustache bien taillée. Il travaillait, comme son surnom l'indique, à Radio-Canada, mais j'ignore ce qu'il y faisait. Il dînait presque tous les jours à la taverne en compagnie de celui qui semblait être son ami de cœur, le grand Rosaire. Ce dernier était costaud et exerçait le métier de briqueteur. Habituellement, Jean se pointait à midi et son copain arrivait quelques minutes plus tard. Le premier restait sur place durant 1h30 alors que le second devait quitter au bout de 45 minutes, ce qui ne l'empêchait pas d'ingurgiter trois ou quatre bières, en plus de son repas, tandis que Jean se contentait habituellement d'une boisson gazeuse pour accompagner son repas.

Quand Rosaire avait quitté, Jean se rendait souvent au bar pour discuter avec mon père. Le radiocanadien était un homme très cultivé qui adorait parler de musique, de théâtre et de cinéma. N'avant pas les connaissances de cet érudit, Fernand, la plupart du temps, se contentait de l'écouter. Jean parlait aussi de ses amours, ce qui, à l'occasion, rendait papa mal à l'aise. Même si à cette époque les homosexuels n'étaient pas vraiment acceptés par la société, mon père avait appris à respecter cet homme.

Puis, un beau midi, le radiocanadien se présenta à la taverne sans que Rosaire ne l'y rejoigne. Il demeura dans son coin, près du climatiseur, sans bouger. Cette fois-là, il se tapa deux bières, de même qu'il ne se présenta pas au bar pour discuter avec mon père. Le lendemain, ce fut sensiblement le même manège, sauf qu'il but cinq bières. Après la ruée du midi, mon père décida de s'asseoir avec lui pour voir ce qui n'allait pas. Bien que Jean refusait presque de parler, Fernand sut que Rosaire était parti avec un homme plus jeune. Au cours des semaines qui suivirent, les journées s'enchaînèrent de la même façon. Jean dépérissait à vue d'œil et buvait de plus en plus. Par-

fois, il se plaisait à dire à mon père que Rosaire regretterait ce qu'il avait fait.

Un jour, il se présenta à la taverne dès neuf heures le matin. Il était plutôt évident que cette journée-là, il n'avait nullement l'intention d'aller travailler. Il s'installa à sa place habituelle et but bière après bière. Vers 11h30, il se rendit aux toilettes pendant que mon père l'observait à travers la vitre. Il le vit marcher vers les urinoirs et sortir de ses poches une petite fiole semblable à celles qu'on se procure en pharmacie. Puis il en but tout le contenu d'un trait. Aussitôt, papa l'entendit râler telle une personne venant de boire quelque chose de très mauvais, avant de le voir sortir des toilettes et retourner à sa place. Puisque son teint virait au jaune, Fernand alla vers lui pour lui demander:

—Qu'est-ce que tu as bu là, Jean?

En guise de réponse, il n'eut droit qu'à des pleurs.

—Montre-moi ce que tu as dans tes poches… insista papa.

L'autre ne lui opposa aucune résistance pendant qu'il fouillait dans son veston pour y trouver une bouteille de teinture d'iode. Sans perdre de temps, il demanda à Claude David d'appeler très vite une ambulance tout en poursuivant la conversation avec le malheureux.

—Reste avec nous, Jean, simonac! disait-il. Le gros Rosaire en vaut pas la peine. Avec toutes tes qualités, tu mérites bien mieux que ça...

Jean devenait de plus en plus pâle et répétait sans cesse:

—Il n'y a personne qui m'aime, quand je serai mort, personne ne me regrettera.

Papa le serra sur lui en le secouant et disant:

—Place ton doigt au fond de la gorge et fais-toi vomir. Reste avec nous autres…

C'est à ce moment que les ambulanciers arrivèrent pour ensuite transporter le radiocanadien à l'hôpital Notre-Dame, situé sur la rue Sherbrooke. Inquiet, Fernand décida de s'y rendre lui aussi. Il y passa trois heures, le temps qu'un lavement d'estomac et quelques autres traitements soient prodigués au patient. Le médecin indiqua que généralement, la teinture d'iode n'était pas un produit pouvant entraîner la mort, sauf qu'il rendait très malade. Une fois mon père rassuré, il retourna à la taverne, non sans auparavant s'être arrêté au chevet de son client. Ce dernier fut gardé en observation jusqu'au lendemain.

Il ne revint à la taverne qu'une dizaine de jours plus tard. Lorsqu'il le fit, un jour, en début d'après-midi, il alla trouver mon père. Bien qu'il ne se souvenait pas de tout ce qui s'était passé, il lui était tout de même très reconnaissant pour ce qu'il avait fait. Il ne se rappelait plus d'être monté dans

une ambulance pour se rendre à l'hôpital, mais se remémorait très bien les discussions qu'il avait eues avec mon père, tant à la taverne qu'à l'hôpital. Il confia de plus à papa qu'il n'avait eu aucune nouvelle de Rosaire, ajoutant que cet homme était un être abject. Selon lui, son ex-copain allait certainement tenter de revenir un jour, mais ce jour-là, il lui claquerait la porte au visage. Il regrettait le geste qu'il avait posé et s'excusa des inconvénients que le tout avait entraînés. Il dit aussi qu'il croyait bien pouvoir remplacer Rosaire sous peu. Après que Papa lui eut fait promettre de ne plus jamais recommencer ce qu'il avait fait, il répliqua:

—J'ai été tellement malade, jamais je ne recommencerai.

Une semaine plus tard, il entra dans la taverne avec un nouveau compagnon. Ce dernier lui ressemblait beaucoup plus, physiquement, que le précédent. Il était frêle et portait, tout comme Jean, de petites lunettes rondes. Comme nous devions l'apprendre plus tard, lui aussi était très cultivé et appréciait particulièrement la musique classique et l'opéra. Lorsqu'il les vit, Papa alla s'asseoir avec eux puis Jean lui présenta le nouvel élu de son cœur en ces termes:

—Fernand, je te présente Antoine. Nous sommes ensemble depuis quelques semaines. Je l'ai rencontré à l'hôpital Notre-Dame où il travaille comme infirmier.

Chapitre 16

Le Polonais

Suite au récit du Radiocanadien, Brazeau précisa:

—Mais les histoires d'amour, ça s'est pas toujours aussi bien terminé, pas vrai, Monsieur Duval?

—J'imagine que tu fais référence à Lech Sikorski? Quelle triste histoire… Ça fait dix-huit ans et quand j'y repense, l'odeur me revient. J'ai jamais pu, non plus, oublier ni son nom ni les dates.

Lech était un immigrant polonais établi au Québec depuis quatre ou cinq ans lorsqu'il a commencé à fréquenter la taverne. C'était un homme jovial, toujours bien mis et très instruit. Dans son pays, il était ingénieur civil, mais tout ce que le Québec avait pu lui dénicher, comme emploi, en était un de chauffeur de taxi. Il aurait pu, bien sûr, en être amer, mais il n'en était rien. Dans un excellent français, il répétait toujours à papa:

—Un jour, ils comprendront que je peux construire des routes plutôt que de seulement rouler dessus.

Comme tout bon chauffeur de taxi, ses horaires variaient beaucoup. Parfois, il était à la taverne tôt le matin et quelquefois, il s'y trouvait tard le soir. Habituellement, il prenait une bière ou deux, discutait avec d'autres clients et plus souvent avec mon père. Comme il vivait seul, il avait loué un petit un et demi en haut de la taverne. Ces logements étaient meublés et loués et à la semaine, du lundi au dimanche. Dès le lundi de chaque semaine, Lech se faisait un devoir d'effectuer son paiement.

Il avait une petite amie prénommée Aniela. Également polonaise, celle-ci avait complété une bonne partie de son cours de médecine dans son pays. Par contre, comme pour son copain, ses études n'étaient pas reconnues ici et donc, elle devait se contenter d'un poste d'aide-infirmière à l'Hôtel-Dieu. Papa les avait aperçus, un jour, devant la taverne. Lech avait alors présenté Aniela en déclarant:

—Monsieur Duval… voici Aniela, le soleil qui brille toujours sur mes meilleurs jours, comme sur mes pires.

Papa nous a toujours raconté qu'Aniela était d'une très grande beauté. Elle avait des cheveux noirs, des yeux bleus, un teint de pêche et un sourire très engageant. Lech et elle étaient profondément amoureux. Elle habitait avec une copine dans un appartement de la rue Durocher. Un jour, Lech annonça à Fernand:

—Aniela et moi voulons nous marier et comme nos revenus ne sont pas très élevés, nous aimerions pouvoir demeurer dans un logement au-dessus de la taverne. Pas dans un petit studio, mais dans un deux et demi. Est-ce que vous croyez qu'un tel appartement pourrait être disponible sous peu?

Bien qu'il y avait douze logements en haut de la taverne, seulement deux correspondaient à ce que Lech recherchait. Papa fit pour lui les vérifications nécessaires et au bout de quelques jours, l'informa que l'appartement numéro huit, occupé par Madame Longpré, serait libre dans un mois. Pour Lech, c'était parfait puisqu'il se mariait dans trois mois. Il aurait donc tout le temps de faire le grand ménage. Il s'entendit avec mon père pour que celui-ci fournisse la peinture et le vernis pour le plancher. En contrepartie, il signa un bail d'un an, ce qui n'était pas très commun pour ce genre d'appartement.

Dès qu'il put prendre possession du logement, il consacra tous ses moments libres à son petit nid d'amour. Après les travaux de peinture, il loua une machine pour enlever l'ancien fini sur les planchers. Ceci fait, il appliqua les trois couches nécessaires de vernis. Pendant qu'il effectuait ces travaux, mon père lui offrit de coucher sur un lit de camp installé dans le bureau de la taverne. Il ne s'agissait que d'un dépannage de quelques jours, soit ceux durant lesquels l'appartement était inhabitable; n'ayant pas vraiment les moyens de s'offrir une chambre d'hôtel, Lech apprécia grandement ce geste. En guise de merci, il remit à son bienfaiteur une magnifique nappe, brodée avec des fils de différentes couleurs et confectionnée dans son pays. Nous l'avons conservée durant de nombreuses années. Mon père nous raconta qu'une fois les rénovations terminées, Lech l'avait invité à visiter les lieux. Dès lors, il s'agissait certes du plus bel appartement de l'édifice, d'autant plus que le locataire l'avait décoré avec des toiles et autres souvenirs de son pays.

Le mariage eut lieu le samedi 8 août à l'église polonaise Our Lady of Czestochowa, sur la rue Gascon près de Hochelaga. Puisque les deux mariés n'avaient pas de famille au Canada, seule une trentaine de personnes prirent part à la cérémonie, la plupart se trouvant à être des compagnons de travail des mariés. Mon père fut aussi invité et comme cadeau de mariage, offrit aux amoureux un mois de loyer gratuit.

Au cours des mois qui suivirent, Lech venait moins souvent à la taverne, occupé qu'il était à gâter sa belle. Puisqu'il en était amoureux fou, il s'organisait, dans la mesure du possible, pour agencer ses horaires de travail aux siens. Il se faisait toutefois un devoir de venir régler son loyer le premier jour de chaque mois ou encore, le jour ouvrable suivant. Chaque fois, il en profitait pour confier à mon père combien il était heureux.

Aniela se rendait toujours à son travail à pied. Partant de la rue Saint-Laurent, elle empruntait ensuite la rue Milton puis la rue Saint-Urbain jusqu'à l'Hôtel-Dieu. Ce n'était qu'une marche d'environ une quinzaine de minutes à travers l'un des beaux vieux secteurs de Montréal. Lorsqu'elle travaillait de nuit, Lech s'arrangeait pour aller la chercher.

Par un samedi glacial de février, un peu après seize heures, elle marchait sur la rue Milton après avoir complété son quart de travail. Elle traversait la rue Clark, juste à côté du cinéma Élysée, quand elle fut frappée par un automobiliste, fort possiblement alors qu'elle posait le pied sur le trottoir. L'automobiliste prit la fuite et ne fut jamais retrouvé. Alertée par le bruit, une employée du cinéma se précipita sur les lieux de l'accident. Après quoi, Aniela fut transportée par ambulance à l'hôpital qu'elle venait tout juste de quitter.

Pendant ce temps, Lech faisait du taxi au centre-ville. Vers dix-sept heures, il téléphona chez lui pour prendre des nouvelles de son épouse. Chaque fois qu'elle terminait de travailler et qu'il ne pouvait être là, il s'arrêtait à une cabine téléphonique pour l'appeler. Cette fois-là, comme il n'obtint pas de réponse, il supposa qu'elle était allée faire des emplettes à l'épicerie juive, à quelques pas de chez eux. Il retéléphona donc une heure plus tard, mais son appel demeura encore sans réponse. Après avoir reconduit un client, il décida de passer à l'appartement. Évidemment, Aniela n'y était pas. Alors il eut l'idée d'appeler à l'hôpital pour vérifier si on ne lui avait pas demandé de faire des heures supplémentaires. Mais la responsable de l'étage où travaillait sa femme lui indiqua que cette dernière avait quitté à seize heures. Paniqué, Lech descendit à la taverne pour savoir si quelqu'un avait vu ou entendu parler d'Aniela. Devant la réponse négative que lui servit Richard, il monta à bord de sa voiture et refit le trajet que selon lui, son épouse avait dû emprunter. Ne trouvant toujours rien, il mit le cap sur l'appartement. Chemin faisant, le répartiteur l'appela sur le radio-taxi pour lui demander de communiquer avec le sergent Tremblay du poste quatre. Inquiet, il se dirigea directement à cet endroit, coin Ontario et Saint-Laurent. Une fois devant le sergent Tremblay, ce dernier lui annonça que sa femme avait été grièvement blessée lors d'un accident impliquant un chauffard et qu'elle avait été transportée à l'hôpital Hôtel-Dieu, où on craignait pour sa vie. Les policiers avaient tenté de le joindre chez lui, mais comme en ce temps-là, les répondeurs n'existaient pas, ils n'avaient bien sûr pu lui laisser de message. C'est pourquoi ils avaient appelé chez taxi Diamond.

Le pauvre homme atteignit l'Hôtel-Dieu en un temps record, ne pouvant croire que son bonheur était ainsi menacé. Lorsqu'il entra à l'urgence, on l'avisa que son épouse se trouvait dans un état critique. Quand il se pré-

senta à son chevet, il comprit le sérieux de la situation. Aniela, inconsciente, était branchée à une multitude d'appareils. Il lui caressa doucement les joues, l'embrassa tendrement sur le front puis s'assit à ses côtés tout en lui tenant la main. Puis le médecin traitant s'amena pour lui dire:

—Elle avait une hémorragie interne importante au niveau du ventre. Nous avons réussi à l'arrêter, mais elle souffre aussi d'un traumatisme crânien qui me semble assez sévère et pour lequel il faudrait opérer. Toutefois, j'ai bien peur qu'elle ne survive pas à l'opération...

—À part l'opération, est-ce qu'il y a autre chose que vous pouvez faire? supplia Lech.

—Bien sûr… on peut attendre, mais, je ne vous le conseille pas puisque sans opération, la pression sur sa boîte crânienne pourrait très vite provoquer sa mort.

—Alors, allez-y, docteur, nous n'avons rien à perdre. Je vais prier Dieu pour qu'il me garde mon soleil.

L'opération débuta vers 19h30 et ce n'est qu'à 23h00 que le médecin sortit de la salle. L'air sévère, il se dirigea vers Lech et lui annonça:

—Votre épouse est malheureusement décédée; nous avons tout tenté, mais en vain. Je regrette énormément, Monsieur Sikorski.

On ne peut qu'imaginer le coup de massue que ce dernier venait de recevoir. Il se rendit au chevet d'Aniela et pleura toutes les larmes de son corps. Mais pourquoi? Lui qui avait traversé tant d'épreuves difficiles, dans son pays… lui qui avait trouvé une terre d'accueil qui au fond, ne l'avait pas si bien accueilli… lui qui finalement, avait trouvé l'amour et la sérénité… comment avait-il pu tout perdre en une fraction de seconde?

Les semaines suivantes furent très éprouvantes pour lui. Il y eut d'abord l'enterrement où il dit adieu pour toujours à son soleil et ensuite, il dut réapprendre à vivre seul avec ce souvenir obsédant. Ces événements se déroulaient alors même que le «waiter» Pierre avait quitté son emploi suite à la blessure par balle qu'il avait subie. Papa avait donc besoin d'un nouvel employé et crut bon de proposer le poste à Lech. Ce faisant, il espérait qu'en travaillant fort, qu'en voyant beaucoup de gens et possiblement, qu'en créant autour de lui une petite famille, le pauvre homme aurait pu non pas oublier, mais tranquillement passer à autre chose. Après tout, il n'avait que trente-cinq ans. Normalement, Lech aurait eu toutes les qualités requises pour occuper cet emploi; il était ponctuel, très propre, aimait parler et adorait les gens. Malheureusement, toutes ces qualités, il les avait perdues en même temps que sa raison de vivre. Il déclina l'offre, prétextant qu'il n'était pas prêt. En fait, la seule chose qui semblait le maintenir en vie se résumait à son désir de retrouver le chauffard responsable de son malheur.

Il ne travaillait que quelques heures par jour, mais se rendait trois ou quatre fois par semaine au poste de police pour savoir s'il y avait de nouveaux développements. Habituellement, dans ce genre d'événement, le coupable finit par être épinglé mais dans ce cas précis, pour une raison quelconque, il ne le fut jamais. Au début, Lech se présentait toujours le premier du mois pour payer son loyer, mais il le faisait sans jamais parler à personne pour tout de suite remonter à son appartement. Il n'y avait plus de vie dans son regard et sa démarche était lasse. Puis peu à peu, au fil des mois, il prit du retard dans ses paiements. Fernand attendait alors quelques jours et montait le voir pour essayer de lui parler. Lech lui faisait alors un chèque, mais sans discourir. Comment faire parler un homme vidé de l'intérieur et dont l'âme est détruite?

Puis à la fin de la première semaine du mois d'août, il descendit à la taverne pour prévenir que son paiement arriverait en retard. Ce à quoi Papa rétorqua:

—Ne t'en fais pas avec ça; j'irai te voir en haut dans une semaine. Tu me feras aussi savoir si tu veux retourner dans un appartement plus petit. J'en ai un de libre et ça pourrait t'aider financièrement.

—Je vais y penser, merci pour tout, Monsieur Duval, répliqua simplement Lech.

Le 13 août en avant-midi, mon père se rendit à son appartement. Il frappa à la porte à trois ou quatre reprises sans obtenir de réponse. Il décida donc de revenir un peu plus tard, ce qu'il fit vers quatorze heures. Il frappa de nouveau mais encore là, aucune réponse. Inquiet, il utilisa sa clé pour entrer. Une fois la porte déverrouillée, il se rendit compte qu'elle était bloquée, tout comme il nota qu'une forte odeur se dégageait de l'intérieur. Il poussa à fond et réussit à débloquer l'accès en faisant tomber quelque chose sur le plancher. Dès qu'il fut en mesure d'entrer, il découvrit le corps de Lech couché sur le côté dans une mare de sang coagulé, avec un téléphone dans sa main gauche. L'odeur était si insoutenable que Fernand vint près de vomir. Très vite, il descendit à la taverne pour appeler les policiers. Quelques minutes plus tard, ces derniers arrivèrent à l'appartement et après avoir fait les constatations d'usage, non sans se recouvrir le nez avec des serviettes provenant de la taverne, ils appelèrent les enquêteurs et la morgue.

Papa nous confia qu'il n'avait jamais subi un tel choc, pas plus qu'il n'avait jamais senti une aussi mauvaise odeur. Les services policiers quittèrent les lieux quatre heures plus tard alors que les employés de la morgue transportaient le cadavre. Le lendemain, une firme spécialisée dut être dépêchée sur place pour nettoyer l'appartement que Lech avait aménagé avec tant de goût, personne d'autre ne voulant le faire.

Quelques semaines plus tard, Fernand apprit par Brazeau que la mort avait été causée suite à l'utilisation d'une lame de rasoir pour sectionner les veines du poignet. Le tout s'était déroulé dans la salle de bain, mais Lech avait probablement eu des regrets puisqu'il s'était rendu jusqu'au téléphone se trouvant sur une petite table à l'entrée de l'appartement. C'est là que papa l'avait trouvé. D'après l'autopsie, l'homme était mort le 8 ou le 9 août, soit 4 ou 5 jours avant qu'on ne le découvre. Cela expliquait le sang coagulé et la forte odeur. Suite à ces explications, Fernand confia à Brazeau:

—Je suis à peu près certain que c'est arrivé le 8, puisque c'était son anniversaire de mariage.

Chapitre 17

Un peu d'histoire et les artistes

Tel que mentionné précédemment, la taverne portait trois noms: Park House, la Cathédrale et la Chapelle. Les deux derniers étaient utilisés tant par les artistes que par les jeunes qui fréquentaient les lieux. Park House ne leur disait rien, d'autant plus qu'il n'y avait aucun parc aux alentours. Certains croyaient peut-être que la station-service Champlain, juste en face, avait été autrefois un parc, mais non… Entre 1825 et 1910 se trouvait, à cet endroit, la résidence de John Molson, l'un des plus illustres citoyens de Montréal et fondateur de la brasserie du même nom. John Molson étant décédé en 1836, ce sont ses descendants John Junior et John W. Molson qui habitèrent la luxueuse résidence jusqu'à ce qu'elle soit vendue aux sœurs grises en 1910. À compter de 1913, la maison fut occupée par le siège social d'une entreprise semblable au CAA, à savoir, le U.A.S. (United Auto Service). On y retrouvait aussi une station-service Champlain, laquelle appartenait au père de Pierre-Elliot Trudeau, Charles-Émile. Les stations Champlain furent vendues à Imperial Oil au début des années 30, permettant à Trudeau père de faire fortune et d'investir, entre autres, dans le parc Belmont et le club de baseball Les Royaux de Montréal. Le «Belmont Hall», comme on appelait la maison, fut détruit par le feu en 1937 et remplacé par une station-service plus conventionnelle qui porta l'enseigne Champlain jusque dans les années 60, avant de devenir une station Esso. Donc, le nom de «Park House» ne venait pas de là.

Je suis certain que papa ne l'a jamais su, mais «Park House» tire son origine de Pointe St-Charles. Au tournant du XXe siècle, M. Napoléon Taillon opérait une taverne au 1029 Charlevoix, à l'intersection de la rue Mullins. Et la taverne se situait en face du parc St-Gabriel, d'où le nom Park House. Taillon s'est associé à trois autres hommes, en 1914, pour incorporer la taverne sous le nom de «St-Gabriel Park House». En 1915, Venance Théorêt se joignit au groupe et la taverne fut déménagée à l'intersection sud-est des rues Notre-Dame et Guy. Le St-Gabriel est alors retiré du nom. Finalement, la compagnie est dissoute en 1919 et Théorêt déménage la taverne sur le site du Boulevard St-Laurent.

Cette petite notion d'histoire n'était pas vraiment connue par ceux qui fréquentaient la taverne à l'époque où mon père en était copropriétaire et le nom Park House leur a toujours semblé étrange. De plus, pour les jeunes et

les artistes qui n'aimaient pas particulièrement les noms anglophones, étant donné leur allégeance indépendantiste, rien ne justifiait un tel nom. C'est sans doute en se basant sur les colonnes de métal qui soutenaient la charpente de l'intérieur qu'ils se mirent à utiliser les noms de Chapelle ou Cathédrale.

D'après ce que mon père nous racontait, plusieurs artistes ont fréquenté les lieux. Il nous a parlé, entre autres, de Guy Provost ainsi que de plusieurs comédiens et artisans du Théâtre de Quat'Sous situé non loin de là, sur l'avenue des Pins; durant les dernières années, lorsque les femmes ont pu être admises, la Poune y passait aussi quelques après-midis. Toutefois, papa nous a surtout parlé de l'auteur-compositeur-interprète et peintre Tex Lecor.

Tex a fréquenté la taverne entre le milieu des années 50 et le début des années 60. Il faut dire que Paul Lecor, de son vrai nom, a étudié à l'école des beaux-arts de Montréal de 1951 à 1958, et ce, en même temps que le sculpteur Armand Vaillancourt. En ce temps, cette école se situait sur la rue Saint-Urbain, près de Sherbrooke, et donc, à seulement deux rues de la taverne. Il est indéniable que Lecor avait un grand talent pour la peinture, mais au début des années 60, il a dû recourir à un deuxième talent pour parvenir à se faire connaître, soit celui d'auteur-compositeur-interprète. Par la suite, il a très bien su gagner sa vie grâce à l'humour, domaine dans lequel il excellait. Aussi, pouvait-on l'entendre régulièrement à la radio, entre autres dans les émissions «Le festival de l'Humour» et «Les Insolences d'un téléphone.» Je me souviens que dans l'une de ses chansons, il disait: «qu'il coupait son fort avec de l'eau et qu'il avait donc pratiquement vidé toutes les rivières du Nord». Pour sa part, Papa nous racontait plutôt qu'à cette époque, son célèbre client buvait surtout beaucoup de bière; il était donc un excellent client. Par contre, il n'avait pas toujours les sous pour payer tout ce qu'il consommait. Il s'assoyait à une table, jasait avec des clients, payait des traites, etc. Et quelques fois, il lui arrivait de devoir emprunter de l'argent à mon père. À ce moment-là, il pouvait laisser en gage une de ses toiles. Persuadé que ses barbouillages ne valaient rien, mon cher père avait alors l'impression de lui rendre service. Le prix de ses toiles était effectivement peu élevé, en ce temps, sauf que depuis, le tout a bien changé. Après avoir abandonné sa carrière de chansonnier, à la fin des années 70, Tex s'est consacré à la peinture et aujourd'hui, aucune de ses œuvres ne se vend à moins de 4 000$ ou 5 000$, alors que certaines se négocient à beaucoup plus.

Si mon père avait pu deviner cela, il serait sûrement mort riche. Lorsqu'il nous parlait de Tex Lecor, il le dépeignait comme un être charmant, qui buvait trop et qui n'avait pas vraiment le sens des responsabilités. Pourtant, un grand talent était bel et bien présent chez cet homme.

Papa aimait beaucoup moins les membres d'un groupe de désaxés qui à compter du milieu des années 60, s'étaient mis à fréquenter la taverne. Ce groupe irrévérencieux se nommait «Les Trois Curés» et leurs chansons décriaient tout ce qui était synonyme de l'«establishment». Leurs refrains rappelaient quelquefois Brassens, la poésie de ce dernier en moins et la vulgarité en plus. Pour mon père, ils étaient de purs détraqués. En général, les trois lascars se présentaient à la taverne le soir et avaient soit déjà bu, soit consommé du tabac d'orchestre, comme disait si bien mon père. L'un des «Curés» parlait plus que les autres et hurlait même parfois de sa grosse voix caverneuse. Il donnait tout son sens aux noms Cathédrale et Chapelle. Lorsqu'il était très saoul, il grimpait dans les colonnes pendant qu'un de ses complices feignait de le soutenir. Puis il se mettait à hurler des obscénités à des personnages que lui seul semblait voir. Il avait parfois de longues discussions avec ses personnages imaginaires. Quelques fois, Fernand allait le voir pour lui lancer:

—Aie, le malade! Descends de là! Veux-tu que j'appelle la police?

Et le «Curé» de répondre:

—Aie le bourgeois! Câlisse-moi patience! J'ai payé pour ma bière pis asteure je fais ce que je veux!

Devant l'insistance de mon père, il finissait par se rasseoir en bougonnant. Là, avec ses deux amis, il se mettait à chanter des chansons irrévérencieuses. Du coup, Fernand retournait le voir pour lui demander d'arrêter ses chansons qui selon lui, faisaient fuir les clients… Quoique plusieurs en riaient.

Les trois amis partaient alors en disant qu'ils ne mettraient plus jamais les pieds dans ce temple du capitalisme. Le lendemain soir, toutefois, ils étaient de retour et continuaient à faire rire certaines personnes tout en en impatientant d'autres.

Chaque fois que papa travaillait le soir et que «Les 3 Curés» se présentaient, nous avions droit, le lendemain, au récit de la soirée. Il répétait sans cesse:

—Eux autres, y me tapent sur les nerfs en Saint-simonac! Y vivront pas vieux et pour sûr qu'y vont se retrouver sur le B.S. si c'est pas déjà fait…

Cette fois-ci, papa eut raison. «Les trois Curés» connurent une très brève carrière dans les boîtes à chansons. Après quoi, le groupe fut dissout et l'amateur de colonnes se retrouva seul à chanter dans des bars minables. Je le vis une dernière fois au début des années 80. C'était à la station de métro St-Laurent, non loin de la taverne. Il y chantait les mêmes chansons pour gagner sa pitance. Il avait peut-être quarante ans et en paraissait soixante-

cinq. Évidemment, il ne me reconnut pas, même si dans les années 60, je l’avais rencontré une bonne dizaine de fois à la taverne.

Chapitre 18

Molson en fût

Dans les années 60, deux grandes brasseries rivalisaient pour obtenir la plus grande part du marché québécois. Il s'agissait de la brasserie Molson et de la brasserie Dow. Les brasseries Labatt et O'Keefe étaient, quant à elles, des joueurs secondaires. Pour ce qui est de la bière en bouteille, tout dépendait des goûts; certains préféraient la première, d'autres la seconde. Au chapitre de la bière en fût, Molson offrait un produit de meilleure qualité que Dow, mais il fallait être un fin connaisseur pour détecter la différence. La Molson était une bière plus riche, avec de meilleurs collets et un meilleur goût. Dans le but d'augmenter sa part de marché, la brasserie Dow avait l'habitude de donner des barils de bière en fût aux taverniers. Elle pouvait, par exemple, remettre un baril gratuit pour chaque dizaine achetée. Cela pouvait équivaloir à quelque deux cent vingt-cinq verres de bière gratuits. Voilà pourquoi certains établissements servaient de la Dow plutôt qu'autre chose. Ce n'était que pour augmenter leurs profits. C'était le cas de notre taverne, et ce, sans même que les clients ne s'en rendent compte, d'autant plus qu'une enseigne placée au-dessus du bar indiquait: «ici nous servons de la Molson en fût».

Un après-midi, un client inconnu se présenta et commanda deux bières en fût. Il était évident qu'il avait déjà ingurgité quelques bières durant la journée. Au bout de quelques gorgées, il dit à André:

—Ce n'est pas de la Molson ça… C'est de la cochonnerie de Dow!

André, qui avait bien été instruit en ce sens, répliqua que nous ne servions que de la Molson en fût. Mais, le client insistait:

—Écoutez-moi bien… je connais la bière et celle-là, c'est de la Dow…

André rétorqua:

—Je vais demander au patron de venir vous voir.

Puis il alla trouver mon père pour lui raconter ce qui se passait. Ce dernier décida de s'amuser un peu, convaincu qu'un client légèrement éméché ne pouvait faire la différence entre deux sortes de bières en fût. Il se rendit donc à la table de l'homme et le questionna ainsi:

—Comme ça, vous connaissez tellement la bière que vous pouvez faire la différence entre une Molson en fût et une Dow?

—C'est exact, affirma le client

—Est-ce que c'est la même chose avec la bière en bouteille?

—Jamais je me trompe…

—Je pourrais vous inviter à venir au sous-sol pour vous montrer nos barils de bière et vous verriez que nous avons de la Molson. Évidemment, j'imagine que vous savez faire la différence entre un baril de Dow et de Molson…

—Bien sûr que je le sais, la Molson est ben meilleure…

—Oui, répliqua papa, ça vous l'avez déjà dit… Mais est-ce qu'il y a une différence au niveau du baril?

Comme le client ne répondait pas, papa lui indiqua que les barils de Molson avaient une petite lisière jaune sur le haut, alors que ceux de Dow n'en avaient pas.

—Bien sûr, je pourrais vous montrer la lisière jaune sur nos barils au sous-sol mais, comme vous ne savez même pas ça, ça servirait à rien. Sans compter que je déteste voir des étrangers au sous-sol. Vous comprendrez qu'avec les vols, aujourd'hui on se méfie.

Papa achetait effectivement des barils de Molson (deux ou trois par semaine) et c'est ceux-là qu'il aurait montrés en cas de besoin. Mais cette journée-là, il était bien décidé à ridiculiser le client. Il enchaîna donc en disant:

—Je vous propose de faire un petit test à l'aveugle. Je vous bande les yeux et je vous sers deux bouteilles de marques différentes. Vous allez devoir identifier les marques. Et pour ne pas que je triche, vous allez garder la première bouteille dans votre main. Ça vous va?

—Aucun problème… vous allez voir que je connais ça la bière!

Cela dit, André banda les yeux du client et amena deux petites bouteilles, soit une O'Keefe et une Labatt 50. L'expert prit une gorgée de la première avant de s'exclamer:

—C'est une 50!

Puis en goûtant la deuxième, il dit:

—J'suis pas sûr, je vais prendre une autre gorgée…

Une fois la deuxième gorgée prise, il marmonna:

—J'crois que c'est une Molson…

Ce à quoi Papa s'empressa de répondre:

—Tout un connaisseur! Enlevez votre bandeau… vous allez voir que vous êtes zéro en deux.

Constatant que tout n'allait pas bien pour lui, le client demanda à faire un autre essai. Et papa de riposter:

—Je veux bien vous donner une autre chance, mais c'est la dernière. Pas question que vous buviez toute la journée sur mon bras.

Et le manège recommença avec de plus en plus de clients qui surveillaient la scène. Cette fois-ci, papa ouvrit une Molson et une Dow. Cependant, dans le but de se moquer encore davantage du client, il vida le quart de la Dow dans le lavabo et remplaça le contenu manquant par du Porter Champlain. Puis, à l'aide d'une paille, il mélangea le liquide. En goûtant à la Molson, le client dit:

—Ça, c'est de l'ostie de Dow… c'est pas buvable!

Puis en dégustant la «recette spéciale», il ajouta:

—Enfin de la bonne Molson…

Tous éclatèrent de rire pendant que le spécialiste retirait son bandeau. Déjà très mal à l'aise d'avoir confondu Molson et Dow, il se sentit carrément humilié lorsqu'il découvrit qu'en plus, la deuxième bière contenait du Porter.

—Je te paye deux autres Molson en fût, lança papa, mais vient pu jamais me dire que tu connais la bière!

Mon père utilisait aussi la consommation de bière en fût de la taverne pour m'aider à décrocher des emplois d'été. En 1966, Dow, qui brassait à Québec et à Montréal, fut impliquée dans un étrange scandale, dans la capitale québécoise. Là-bas, quarante-huit hommes âgés, pour la plupart, entre trente et quarante ans, eurent de sérieux problèmes cardiaques. Une vingtaine en sont morts. Tous étaient de gros consommateurs de bière et buvaient de la Dow. La brasserie de cette ville fut soupçonnée d'avoir utilisé du sel de cobalt pour rendre sa bière plus mousseuse et du coup, les journaux se mirent à surnommer la Dow «la bière qui tue.» Rien n'a jamais pu être prouvé mais Dow, qui était la seule brasserie à posséder une unité de production à Québec et qui détenait plus de 80% des parts de ce marché, accusa très mal le coup. En quelques mois, hormis quelques inconditionnels, plus aucun habitant de Québec ne buvait de ce produit et très peu le faisaient dans le reste de la province. Même si jamais on ne put prouver que les décès avaient quelque chose à voir avec cette bière, le mal était fait et en 1967, la brasserie Dow était vendue à rabais à O'Keefe. C'est donc la O'Keefe en fût qui remplaça la Dow, même si une bière en bouteille, sous cette dernière marque, continua d'être distribuée, bien qu'à petite échelle, jusqu'en 1998.

Donc mon père se mit à acheter majoritairement de la O'Keefe en fût. En 1970, comme je n'avais pas encore d'emploi d'été, il demanda au représentant d'O'Keefe s'il était possible de m'en obtenir un à la brasserie de la rue Notre-Dame Ouest, à Montréal. La taverne Park House étant un bon client de cette brasserie, dès la semaine suivante je reçus un appel me demandant de m'y présenter pour une entrevue. Il faut croire que celle-ci s'était bien déroulée ou qu'elle servait de simple formalité puisque trois

jours plus tard, j'étais engagé. On me confia un travail sur une grosse machine servant à écraser en ballots les caisses de bière en carton qui n'étaient pas en bonne condition et qui auraient dû être jetées. En somme, c'était du recyclage avant le temps. J'ai travaillé sur cette machine durant environ trois semaines et un jeudi après-midi, mon patron, un dénommé Laliberté, vint me voir pour m'indiquer que je ne devais revenir au travail que le lundi suivant, du fait que mes services n'étaient pas requis le lendemain. J'étais presque heureux puisque cela me permettrait d'aller jouer au golf le vendredi. Comme les jeudis et vendredis papa débutait son quart de travail à seize heures, il me prêta son auto et je me rendis au club de golf de Terrebonne. Puis quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'en entrant à la maison, en après-midi, mon père m'avisa que mon patron avait téléphoné pour me congédier parce que je n'étais pas rentré au travail, ajoutant que je devais passer à la brasserie le jeudi suivant pour récupérer mon chèque de paie. J'eus une longue conversation avec papa pour lui expliquer que je ne comprenais pas ce qui se passait, mais que je soupçonnais mon supérieur de m'avoir caché quelque chose.

Devant l'insistance de mon père, je décidai de ne pas attendre au jeudi suivant et de me rendre dès le lundi chez O'Keefe. Je suis passé par le service de la paie et leur ai demandé de me poster mon chèque lorsqu'il serait prêt. Je suis ensuite monté au quatrième, là même où je travaillais encore le jeudi précédent. Un autre jeune homme avait pris ma place. Je choisis d'aller confronter Monsieur Laliberté, mais celui-ci me signifia que je n'avais qu'à me présenter au travail. En sortant, je croisai un vieil employé du nom de Joseph, avec lequel je prenais la plupart de mes pauses. Après que je lui eus demandé s'il savait ce qui s'était passé, il me répondit:

—T'en fais pas, ils t'ont remplacé par le neveu de Laliberté.

J'étais furieux. Je descendis dans le stationnement et je dégonflai les quatre pneus de la voiture de mon malhonnête patron. Puis je me rendis à la taverne pour expliquer l'histoire à mon père. Encore plus furieux que moi, ce dernier appela son représentant O'Keefe qui bien sûr, n'était au courant de rien. Il lui promit toutefois de le rappeler dès que possible. Lors du retour d'appel en fin d'après-midi, le contact indiqua à mon père qu'il ne pouvait rien faire, que c'était la parole de Laliberté contre la mienne; par conséquent, j'avais perdu mon emploi.

Dès le lendemain, je reçus chez moi un appel de la brasserie Molson pour une convocation le lendemain matin. Papa avait téléphoné au représentant de cette brasserie pour lui dire que s'il arrivait à me trouver un emploi d'été, il n'y aurait plus d'O'Keefe en fût à la taverne. Le lundi suivant, je travaillais chez Molson, sur une machine où l'on réparait les caisses brisées.

Je fus à l'emploi de cette excellente entreprise pendant deux étés et deux années scolaires. En période scolaire, je faisais partie de l'équipe jeunesse qui servait lors des réceptions données dans les deux salles de la brasserie de la rue Notre-Dame Est.

Jamais plus il n'y eut d'autres bières en fût que de la Molson à la taverne Park House et mon père obtint même des barils gratuits, comme c'était le cas avec O'Keefe. Nous servions maintenant la meilleure bière en fût sur le marché et notre enseigne «ici nous servons de la Molson en fût» n'était plus un pieux mensonge.

Chapitre 19

Tony le tailleur

En cet après-midi de juin 1987, Tony le tailleur était lui aussi venu faire ses adieux à plusieurs des personnes qui s'étaient présentées à la petite fête, même si plusieurs employés et quelques clients allaient continuer à faire confectionner leurs habits chez le tailleur Tony Delmonte.

Tony était un personnage coloré qui venait dîner à la taverne trois ou quatre fois par semaine. C'était un italien typique d'environ 5'6'', bien portant et surtout, bon vivant. Il avait maintenant environ soixante ans, les cheveux noirs toujours lissés vers l'arrière avec une moustache bien taillée et des yeux noirs perçants. Il avait continuellement un cigare à la bouche, mais la plupart du temps, il était éteint. Il adorait les belles femmes au même titre que les moins belles. Comme tout bon italien qui se respecte, il parlait très fort et avec assurance. Évidemment, il portait toujours des vêtements dernier cri qu'il confectionnait lui-même.

Habituellement, il commandait le spécial du menu du jour avec deux bières en fût. Il était souvent accompagné d'un ou deux de ses employés. Dès le repas terminé, il allumait son cigare et se présentait au comptoir pour discuter avec mon père. Il gesticulait beaucoup et le prenait souvent par le cou lorsqu'il lui racontait une blague. Pour Tony, un bon repas, deux bonnes bières et trois ou quatre bonnes blagues suffisaient à le rendre parfaitement heureux. Papa le trouvait très sympathique et puisqu'il l'aimait bien, se faisait un devoir, pour ne pas dire une joie, de lui faire confectionner ses habits ainsi que ceux de ses enfants. Il en était de même pour la plupart des employés de la taverne, auxquels Tony consentait de bons prix et une confection impeccable.

Sa boutique se trouvait sur le même côté de la rue Saint-Laurent que la taverne, mais un peu plus au nord, presque à l'intersection de la rue Prince Arthur. Son local occupait un espace d'environ 2000 pieds carrés dans ce qui s'appelle encore aujourd'hui l'édifice Balfour. Construit dans les années 20, ce vaste immeuble comporte dix étages et à l'époque, je crois que Delmonte se situait au troisième ou au quatrième. Le bâtiment abritait une cinquantaine de locataires qui fabriquaient ou distribuaient du linge, des bijoux, de la vaisselle ou des articles ménagers. Pour monter à l'étage de Tony, nous utilisions un vieil ascenseur avec clôture en bois, lequel ressemblait davantage à un monte-charge. Une fois arrivés à l'étage, nous empruntions un long corri-

dor en bois, souvent jonché de plusieurs débris. Mais une fois à l'intérieur de Delmonte, l'aspect des lieux changeait complètement.

Si tout était à l'ordre, nous avions l'impression de reculer de vingt ans. Les murs étaient remplis de photos d'anciens joueurs de football, hockey ou baseball ou encore, de lutteurs ou boxeurs posant dans leurs habits confectionnés par Tony et sa bande. Puis, sur un pan de mur, on retrouvait des cintres supportant les différents tissus très modernes qu'il offrait à sa clientèle. Il devait y avoir une dizaine d'employés sur les lieux puisque toutes les mesures, les essayages et la confection s'effectuaient sur place. Tony, lui, agissait comme leur chef d'orchestre.

La première fois que papa m'emmena chez Delmonte, je devais avoir quinze ou seize ans et je ne croyais pas que Tony pourrait réaliser ce que je voulais, c'est-à-dire un habit semblable à ceux que portaient les membres du groupe britannique «Les Dave Clark Five». Il était impossible de trouver ce genre d'habits dans les magasins, du moins en ce temps, puisque le groupe en question commençait tout juste à se faire connaître chez nous. Leur popularité n'avait alors rien à voir avec celle des Beatles. Quand j'expliquai à Tony ce que je voulais, il alluma lentement son cigare, en tira quelques bouffées et me regarda droit dans les yeux:

—Comment tu les appelles déjà?

—Les Dave Clark Five

—Comme tu dis, je ne les connais pas…

Je dis alors à mon père:

—Tu vois, il ne pourra pas me faire l'habit que je veux …

—Wow, le jeune! Je n'ai jamais dit que je ne pourrai pas faire un habit comme… les five… Décris-moi ce que tu veux, au juste…

—Monsieur Tony, il s'agit d'un habit de couleur noire sans collet, avec une petite ceinture qui va un peu en bas du milieu du dos…

—Ouais… je vois un peu ce que tu veux dire, mais tu n'aurais pas une photo… un dessin ou… quelque chose?

—J'ai deux pochettes de disques avec des photos, mais je ne les ai pas ici…

—Ça, ce n'est pas grave, mon jeune. Laisse-les à ton père demain et je les prendrai en allant manger à la taverne. Pour le moment, tu vas choisir le matériel et je vais prendre tes mesures. Je te garantis que dans deux semaines, tu auras l'air d'un «Five».

Je choisis donc un beau tissu noir à mon goût et Tony prit les mesures. Le lendemain, tel qu'entendu, j'ai laissé les pochettes de disques à mon père et Tony les a récupérées pendant son heure de dîner.

Une semaine plus tard, je me suis rendu à l'édifice Balfour pour un essayage et constatai que mon veston n'avait pas du tout l'air de ce que je voulais. En fait, il n'y avait que le corps du veston et une manche. Tony s'affairait autour de moi en marquant ici et là le pantalon et le veston avec une craie blanche, semblable à un savon. Comme j'étais un peu intimidé par ce petit homme qui parlait fort et qui faisait de grands gestes, la seule question que je parvins à lui poser fut:

—Monsieur Tony, vous avez vu mes disques? Mon habit va bien ressembler aux photos qui sont sur les pochettes?

—Je te remets tes photos et ne t'en fais pas, ton habit ressemblera à s'y méprendre à ce que tu désires. Toutefois, il sera de bien meilleure qualité. Reviens dans une semaine pour prendre livraison de ton habit… qui sera unique.

La semaine suivante, c'était le moment de vérité chez Delmonte. Lorsque nous sommes entrés, Tony affichait un air un peu espiègle lorsqu'il nous dit:

—Restez ici, je vais aller vous chercher l'habit.

Il revint au bout d'une minute ou deux avec un large sourire puis m'invita à revêtir l'habit qu'il me tendait.

L'habit en question était bien noir, sauf qu'il avait davantage l'air d'un habit de croque-mort que d'un costume des «Dave Clark Five». J'ai enfilé le tout sans rien dire, tout en me promettant bien de blâmer mon père pour ce mauvais choix de tailleur dès que nous serions sortis. Toutefois, je remarquai très vite que l'habit était beaucoup trop grand pour moi. Plus ce constat se concrétisait, plus j'étais content. Ainsi, je n'aurais pas à porter cette horreur. C'est alors que j'ai remarqué que Tony et papa riaient à perdre haleine. Je compris donc que j'étais l'objet d'une mauvaise plaisanterie.

—Enlève-moi ça, le jeune! rigola Tony. Cet habit est beaucoup trop grand pour toi; il est fait pour un joueur des Alouettes pas mal plus bâti que toi… Joe Stracina…

J'étais loin d'avoir le physique d'un joueur de football professionnel puisque, malgré mes 6'2'', je ne pesais que 160 livres.

Puis le tailleur quitta à nouveau pour l'atelier pour revenir avec mon véritable habit. C'était exactement ce que je voulais et la confection était impeccable. Je me disais qu'en le mettant avec un chandail à col roulé blanc, j'aurais vraiment l'air d'un musicien britannique, ce qui ne manquerait pas d'épater mes amis du collège.

Tony Delmonte me fabriqua cinq ou six autres habits plus conventionnels par la suite et je le revis souvent au cours de l'année où j'ai travaillé à la taverne. Il aimait bien raconter aux autres l'anecdote qui se rattachait à

l’achat de ce premier habit, et ce, toujours en riant, en gesticulant, en mâchant son cigare et en me tapant dans le dos.

Chapitre 20

Les gros bras de la FTQ

Ti-Caille avait déjà rejoint le groupe depuis plus d'une heure lorsque mon père raconta l'histoire suivante. Par un après-midi d'été, il avait confié à Ti-Caille le mandat de peinturer les rampes en fer forgé des balcons attenants aux douze appartements situés en haut de la taverne. L'homme ne travaillait pas très vite, mais il le faisait toujours avec une grande minutie. Vers treize heures, il fut interpellé par un groupe de travailleurs de la construction alors en grève, comme c'était les cas presque chaque année. Ils se tenaient sur le trottoir, en bas, et lui ordonnaient de cesser de travailler sur-le-champ. Évidemment, au sein du groupe se trouvaient les habituels gros bras de la FTQ, chargés de menacer tous ceux qui refusaient de fermer leurs chantiers.

Ne comprenant tout simplement pas ce qui se passait, Ti-caille décida de poursuivre son travail. Devant son refus, les gros bras décidèrent d'entrer dans la taverne pour demander à mon père à qui appartenaient les logements du haut.

—Ces logements appartiennent à la taverne… leur répondit celui-ci. Pourquoi? Il y a un problème?

—Oui, il y a un problème… répliqua un des gaillards, la construction est en grève et il n'est pas question que quelqu'un travaille sur un chantier.

—Je comprends ça, fit Papa, mais il n'y a pas de chantier ici.

—Pis le gars qui peinture en haut… c'est quoi ça? Questionna l'autre d'un ton menaçant.

Comme Fernand voulait éviter d'être interrogé au sujet des cartes de compétence de Ti-Caille, il enchaîna en disant:

—Je vais monter voir c'est quoi… C'est probablement un locataire qui a décidé de faire des travaux lui-même… Je vais lui demander d'arrêter.

—Disons qu'on a des chantiers plus importants que celui-là à fermer… Mais on va revenir dans une couple d'heures et si y'a encore des travaux, ça va aller mal… lâcha le gorille.

Mon père détestait ce genre d'individus forts en gueule et qui, tels des loups, n'étaient braves qu'en meute. Mais il savait aussi qu'il n'avait pas intérêt à se les mettre à dos. Il rejoignit donc Ti-Caille et lui demanda d'arrêter immédiatement la peinture. Ce dernier savait qu'il se passait quelque chose et était très nerveux. Il indiqua à mon père que les gros bras ne pouvaient accéder aux logements sans les clés et qu'il aurait été prêt, s'ils avaient continué

à le menacer, à leur verser de la peinture sur la tête. Fernand le pria de se calmer et l'enjoignit à ne jamais faire une telle chose.

—Si jamais, une situation semblable se représente, ajouta-t-il, tu entres à l'intérieur du logement et tu me téléphones en bas. Je vais m'occuper de tout.

—Oui, Monsieur Duval, mais ces crisses-là vont me faire perdre toute une journée de paye!

—T'en fais pas, ce n'est que partie remise. Tu feras les travaux une autre journée et je vais te payer tout de suite les heures que t'as faites aujourd'hui.

Une fois les travaux arrêtés et la tranquillité revenue, tout redevint normal, jusqu'à ce que plusieurs grévistes, accompagnés d'une trentaine de gros bras, reviennent aux environs de 15h30. Cette fois, ils étaient beaucoup plus nombreux que précédemment. En principe, ils n'étaient pas là pour créer des problèmes puisque le petit chantier avait été fermé; ils ne voulaient que fêter en groupe les chantiers qu'ils avaient fermés, les quelques bris qu'ils avaient sans doute faits et les menaces qu'ils avaient proférées tout au long de la journée.

Bien que mon père apprécia cette affluence imprévue, il se méfiait tout de même de ce qui pouvait survenir avec de tels gorilles un peu trop susceptibles à son goût. Puisqu'il terminait son quart de travail à seize heures, tout comme André Morissette, c'est donc Mercier en tant que «waiter» et moi en tant que «barman» qui devions les remplacer. Mais étant donné la situation, Fernand demanda à André de faire quelques heures supplémentaires pour nous aider à répondre à la demande.

L'heure qui suivit fut très occupée. Les profits et les pourboires s'accumulaient rapidement. Puis un des gros bras qui s'étaient présentés en début d'après-midi entreprit de se livrer à un petit manège dangereux. Après avoir commandé quelques bières, il remit cinq dollars à André pour les payer. Alors que ce dernier lui remettait sa monnaie, il lui balança:

—Aie! Je t'ai donné un dix piastres pas un cinq! Remets-moi mon change au complet pis essaye pas de me voler!

Comme la scène se passait près du bar, j'entendis tout. Pour éviter les problèmes, je suggérai au «waiter» de lui remettre son change pour dix dollars même si j'étais persuadé qu'il se faisait voler. Je lui confiai alors:

—Ne t'en fais pas, je vais te rembourser quand tu partiras. C'est évident qu'on fera une bonne journée et qu'on ne sera pas perdants. Par contre, s'il commande encore de la bière, laisse son argent sur la table pendant que tu lui donnes la monnaie.

Une vingtaine de minutes plus tard, le gorille passa une nouvelle commande. Au moment de payer, il sortit un dix dollars qu'André laissa sur la table. Puis il commença alors à lui rendre la monnaie qui lui était due. Une fois la transaction terminée, le dur à cuire le serra par le bras en le menaçant:

—Crisse, je t'ai donné vingt piastres! Arrête de me voler parce que ça va aller mal!

Et André de lui répondre:

—Ton dix dollars est encore sur la table, mais je te reviens. Je vais en parler au patron.

Encore une fois, j'avais tout vu mais cette fois-ci, j'en avais assez. En me dirigeant lentement vers la cabine téléphonique, je dis au gorille que cela faisait deux fois, déjà, qu'il essayait de nous voler et que c'était suffisant. Sur ce, j'entrai dans la cabine et composai le numéro de téléphone du service de police. Il n'en fallait pas plus pour déclencher les hostilités. Les voyous se mirent à lancer des chaises un peu partout, brisant, entre autres, la vitre qui séparait la cuisine du reste de la taverne et défonçant la porte du bureau. Le client frustré par André se dirigea vers la cabine téléphonique et se mit à frapper sur la porte que je maintenais fermée avec ma jambe. Puis, voyant que l'appel aux policiers avait été passé, il donna l'ordre à tous ses complices de quitter les lieux en empruntant le passage donnant sur la rue Saint-Dominique, non sans avoir volé plusieurs verres et en avoir fracassé d'autres. En une minute, la taverne fut vidée et quelques deux ou trois minutes plus tard, quatre policiers débarquèrent. Je leur expliquai rapidement ce qui venait de se produire et les invitai à me suivre sur Saint-Dominique. Les vandales ne se trouvaient qu'à deux ou trois maisons et marchaient très lentement vers le nord en jetant, à l'occasion, des verres dans la rue. Je demandai alors aux policiers:

—Qu'est-ce que vous attendez? Rattrapez-les pis arrêtez-les…

La réponse que me servit l'un des policiers me surprit au plus haut point:

—Es-tu bien sûr que tu veux qu'on les arrête? Ça te tente-tu d'avoir des problèmes? J'imagine que c'est pas toi le patron… Laisse donc ton patron décider de ça…

—Le patron, c'est mon père, rétorquai-je, mais si on prend le temps de l'appeler, ces bums-là vont être rendus loin.

—T'en fais pas, on les connaît…

Sur ce, nous sommes entrés dans la taverne où j'ai téléphoné à mon père pour lui expliquer ce qui s'était passé. Ensuite, le policier a discuté avec lui. En sortant de la cabine téléphonique, il m'a dit:

—Vous ne porterez pas plainte. C'est mieux comme ça…

Une fois les agents partis, j'ai rappelé mon père qui m'a expliqué que ces types-là étaient dangereux et qu'il valait mieux s'arranger pour qu'ils ne reviennent pas puisque un, les policiers ne seraient pas toujours là et deux, parce que ces derniers étaient eux aussi syndiqués... Durant le reste de la soirée, nous avons fait le ménage complet. Les dégâts s'élevaient à plus de cinq cents dollars. Jusqu'à cet incident, mon père était très antisyndicaliste alors que pour ma part, j'étais prosyndicaliste. Même si la vie m'a appris par la suite que tout n'est jamais complètement noir ou complètement blanc, je n'ai jamais eu aucun respect pour cette forme de syndicalisme.

Chapitre 21

Les étudiants du Mont Saint-Louis

Le collège du Mont Saint-Louis était à l'époque une institution d'enseignement privé où les frères des écoles chrétiennes dispensaient, entre autres, le cours classique depuis 1888. Ce collège était situé sur la rue Sherbrooke est, entre les rues Sanguinet et Hôtel de ville, soit à deux pas de la taverne Park House. Les étudiants qui le fréquentaient avaient l'habitude de venir à la Chapelle pour célébrer la fin des examens, le début de l'année scolaire, une victoire au football ou même, pour se consoler d'une rare défaite au football. Le Mont Saint-Louis jouissait d'une très bonne réputation, ayant formé des hommes qui sont devenus importants au sein de la société québécoise. Je dis des hommes puisqu'à l'époque, les filles ne fréquentaient pas les mêmes écoles.

Papa ne connaissait pas beaucoup d'étudiants du Mont Saint-Louis puisqu'évidemment, les jeunes n'ont pas tellement tendance à fraterniser avec les plus âgés. Je me rappelle toutefois qu'il nous parlait souvent de Pierre Plouffe, lequel était un assidu de la taverne. Il était champion en ski nautique et un fan fini de hockey. En 1972, il s'est rendu en Union Soviétique pour assister à la série du siècle. Là-bas, il a même poussé l'audace jusqu'à chahuter dans les estrades, ce qui lui a valu quelques jours de prison. Une fois son cours terminé, il a continué de venir à la Chapelle puisqu'il possédait une petite entreprise faisant dans la distribution de croustilles.

En fait, j'ai beaucoup plus connu les étudiants du collège Mont Saint-Louis que mon père car de 1965 à 1967, j'étais aligné avec les Aigles d'Or du Collège des Eudistes, situé sur le boulevard Rosemont est à Montréal. Les Eudistes formaient, avec les Kodiaks du Mont Saint-Louis, la crème de la ligue de football intercollégiale du Québec. Les deux équipes étaient dirigées par les deux meilleurs entraîneurs de la ligue, à savoir: Tony Heffernan pour les Kodiaks et Roger Hébert pour les Aigles. Au cours des trois années où j'ai joué, nous avons affronté le Mont Saint-Louis à cinq reprises et avons remporté trois victoires. Nous les avons écrasés 56 à 6 au parc Drummond, devenu aujourd'hui le parc Étienne-Desmarteaux, avant de perdre 20 à 13 au même endroit. Nous avons ensuite gagné 20 à 6 au parc du Père Marquette, puis 28 à 1 au parc Saint-Donat. Finalement, à notre dernier match contre eux, disputé au stade de l'Université de Montréal, nous avons subi un revers de 19 à 6. Claude Mailhot et André Meunier furent d'excellents joueurs, qui

ont su faire la fierté de leur école respective. Meunier permit au Collège des Eudistes, en novembre 1965, de remporter la joute de championnat les opposant au Collège de Montréal alors que pour sa part, Mailhot (aujourd'hui devenu commentateur de sports à la télévision) a connu des saisons exceptionnelles en 1965 et 1966, inscrivant un total de trente-cinq touchés en seulement quatorze matchs. Il était toujours agréable de jouer contre le Mont Saint-Louis parce que les étudiants formaient une bonne équipe, bien dirigée, et qui comptait des partisans aussi assoiffés de victoires que les nôtres. Comme les matchs se déroulaient le dimanche, quelques membres de l'équipe du Mont Saint-Louis se retrouvaient régulièrement à la Chapelle pour le repas du lundi midi. Un party y était également souvent organisé en fin de saison.

Serge Bouchard, l'anthropologue bien connu, ainsi que les trois frères Duceppe, Claude, Pierre et Gilles, faisaient partie de ces puissantes équipes des Kodiaks. Les trois étaient les fils de Jean Duceppe, l'un des meilleurs acteurs du Québec. On pouvait aussi l'entendre à la radio et le voir à la télévision où il agissait en tant qu'animateur. Lors de ma première joute contre les Kodiaks, les trois frères Duceppe étaient sur le terrain; le père et son épouse, Madame Hélène Rowley, étaient dans les estrades tout comme mon père. À la fin du premier quart, le match était déjà hors de portée des Kodiaks et Jean Duceppe n'entendait pas du tout à rire. Il nous criait toutes sortes de choses et sa voix claire parvenait souvent jusqu'à nos oreilles:

—Maudite gang de cochons! vociférait-il. Vous avez acheté les arbitres! Vous êtes des chiens sales!

Et ça n'arrêtait plus.

Pour notre part, nous trouvions ses propos de plus en plus drôles et en faisions payer le prix à ses fils. Si je me rappelle bien, les trois se sont ramassés à l'hôpital Bellechasse, mais avec des blessures somme toute assez mineures. Nos supporteurs éprouvaient de plus en plus de plaisir à faire rager Monsieur Duceppe. Plusieurs partisans des Kodiaks durent même le retenir pour ne pas qu'il se chamaille avec certains de nos trop chauds partisans. Mon père se tenait loin, conscient que plusieurs des joueurs des Kodiaks étaient pour lui de bons clients. Jean Duceppe était un homme entier comme on les aime, mais il avait les défauts de ses qualités et rien ne pouvait l'arrêter lorsqu'il était fâché. Le lendemain matin, à la radio, il profita de sa tribune pour dire que les Eudistes avaient une excellente équipe de football et qu'il regrettait de s'être ainsi emporté la veille.

Comme j'étais demi-défensif, c'est moi qui avait la tâche de couvrir Gilles Duceppe (le futur politicien), du fait que ce dernier était ailier offensif. Lors du match disputé au parc de Saint-Donat, en 1966, j'eus complète-

ment le dessus sur lui. Pas une seule fois, en effet, il n'est parvenu à compléter une passe, même que j'ai réussi à intercepter l'une d'elles. Cette journée-là, Madame Rowley et Monsieur Duceppe ont crié durant tout le match. Bien pire, ils ont failli se battre avec Monsieur Plante, le père d'un de nos joueurs. Évidemment, je fus la cible de plusieurs de leurs cris, moi qui avais réduit à néant les efforts de Gilles. Comme nous l'avions emporté, cette fois-là, par 28 à 1, Madame Duceppe a attendu que nous quittions le terrain, à la fin du match, pour nous balancer:

—Vous avez gagné juste parce que nous étions déjà assurés du championnat et aussi, parce que nous avons fait jouer notre club B!

Comme au même moment, je passais près d'elle et de son époux, j'ai répliqué:

—Ça doit être pour ça que vos trois fils ont passé tout le match sur le terrain…

Je vis alors les yeux perçants de Jean Duceppe sortir de leurs orbites. Il se dirigea vers moi, l'air de vouloir me frapper, en criant:

—Mon petit vlimeux! Je vais t'apprendre à vivre!

Heureusement, notre instructeur, qui n'était pas loin de moi, m'a alors poussé vers l'autobus qui nous attendait. Le lendemain, encore une fois, Duceppe s'excusa, allant même jusqu'à diffuser une entrevue avec l'instructeur des Kodiaks, Tony Heffernan, qui félicita le club des Eudistes pour avoir avait fait subir aux Kodiaks leur unique revers de la saison 1966. L'homme souligna que l'offensive des champions de l'année précédente avait été tout à fait sensationnelle et nettement supérieure à ce que ses joueurs s'attendaient. Mais tout cela était fini et quelques semaines plus tard, les Kodiaks remportaient la joute de championnat de la ligue, les Eudistes n'ayant même pas participé aux séries. Mon père me raconta que le lendemain, plusieurs membres de l'équipe de football avaient célébré en grande à la taverne. Une quinzaine d'entre eux auraient envahi les lieux en compagnie d'une vingtaine de partisans, des flûtes et autres objets servant à faire du bruit. Plusieurs des jeunes ont quitté la Chapelle passablement éméchés, en fin de soirée. Comme Pierre Plouffe était avec eux, il en profita pour leur souligner que le propriétaire de l'endroit n'était nul autre que le père d'un des joueurs des Eudistes. Mon père me conta qu'ils l'ont alors sérieusement taquiné, mais qu'au moins, il pouvait toujours leur répondre en leur rappelant que trois semaines auparavant, les Eudistes les avaient battus 28 à 1. Heureusement qu'à cette époque, je ne travaillais pas encore à la taverne.

L'année suivante, Gilles Duceppe eut sa revanche sur moi. En 1967, nous avions perdu notre instructeur, Monsieur Hébert, et formions une équipe passablement moyenne. Le match d'alors était disputé dans une mer

de boue, au stade de football de l'Université de Montréal. À l'instar de l'année précédente, je portais le dossard numéro 39 et Gilles le 70; il n'était donc pas difficile, pour la famille Duceppe, de se rappeler des événements de 1966. Au troisième quart, le compte était égal 6 à 6 et Gilles n'avait complété qu'une seule courte passe de cinq verges. Les Kodiaks se trouvaient à notre ligne de 40 lorsqu'il partit en ligne droite sur environ dix verges, puis coupa à 90° vers le centre avant de couper à nouveau à 45° vers l'extérieur; malheureusement pour moi, je ne fus pas en mesure de le suivre, me retrouvant le derrière dans la boue dès la deuxième feinte. La passe fut lancée à Gilles qui très vite, pénétra dans notre zone de but pour réaliser le touché gagnant. Au moment où nous quittions le terrain, à la fin du match, Monsieur et Madame Duceppe arrivèrent au bas des gradins et passèrent tout près de moi. Jean Duceppe me regarda de ses yeux brillants avant de m'adresser un sourire qui en disait long; je l'ai salué en baissant la tête, non sans lui rendre son sourire.

À cette époque, le sentiment d'appartenance à un collège était beaucoup plus fort qu'aujourd'hui puisque nous passions huit ans au même endroit, avec sensiblement les mêmes confrères de classe. Ce sentiment était d'autant plus fort lorsque nous faisions partie d'une même équipe pendant trois ou quatre ans. À la fois Gilles Duceppe et moi avons connu cette époque, en plus d'avoir fait partie des dernières cohortes du cours classique. Il est certain que nous éprouvions le plus grand respect l'un pour l'autre.

Chapitre 22

Le Voyeur et le Baron

Mercier déclara alors:

—C’est bien beau, Robert, toutes tes histoires de football, mais on s’en fout pas mal! Le bonhomme Duceppe, on l’aime ben, mais ses gars deviendront jamais aussi connus que lui… Il me semble qu’on devrait aborder des sujets plus en rapport avec la taverne que tes exploits de sport…

Ce à quoi papa répliqua:

—Ce qui est le plus bizarre, dans toutes ces histoires de football, c’est que j’ai probablement servi de la bière à presque tous les joueurs des Kodiaks, sans vraiment en connaître un. J'sais même pas si les gars de Duceppe sont déjà venus ici… avec leur casque de football, on les reconnaît pas; mais Jean Duceppe, c’est vraiment quelqu’un de particulier et j’en reviens toujours pas de tout ce qu’y pouvait crier. Dans une heure, ou à peu près, on va fermer pour la dernière fois, mais avant, pour ceux qui ne la connaissent pas déjà, j’aimerais ça vous raconter l’histoire du voyeur et du Baron.

—Ouais… lâcha alors le Baron, y me semblait ben, aussi, que l’histoire de ma grosse saucisse valait la peine d’être racontée!

Le Baron était un client régulier de la taverne. Il s’agissait d’un homme d’environ 6’ 2’’ et pesant quelque 230 livres. Il avait les cheveux foncés, mais coupés très courts. Il travaillait comme concierge à l’école des beaux-arts de la rue Saint-Urbain. Il venait dîner une ou deux fois par semaine, mais tous les jours, il arrivait à la fin de son quart de travail, soit vers 16h30, pour prendre quelques bières. Lui aussi, comme bien des habitués, se plaçait au bout du comptoir pour jaser avec mon père. Il aimait raconter des blagues et jouer des tours.

Ce jour-là, celui qu’on appelait le voyeur était également présent. Il s’agissait d’un petit homme un peu grassouillet et d’origine russe. Il s’assoyait habituellement à la première table, près des toilettes, et fumait des cigarettes de marque Gitane dont l’odeur n’était pas particulièrement appréciée des clients. Il buvait toujours une grosse Molson tablette. Il avait l’étrange habitude, chaque fois qu’un client se rendait aux toilettes pour uriner, de l’y suivre, de se placer devant l’urinoir d’à côté et de tourner le regard pour voir uriner l’autre ou, peut-être, pour contempler son membre. Étant donnée sa petite taille, il n’arrivait pas à regarder par-dessus l’épaule de son voisin et c’est pourquoi son geste devenait très évident lorsqu’il s’avançait un peu

tout en tournant la tête. Lorsque l'autre s'offusquait de cette façon d'agir, il disait dans un très mauvais anglais:

—Ce n'est pas ce que vous croyez… j'étais simplement dans la lune.

L'ayant vu, à travers la vitre des toilettes, répéter ce manège à deux reprises, le Baron dit à mon père:

—Attends, mon Fernand… tu vas voir qu'y va attraper l'air bête.

Sur ce, il sortit de la taverne et se rendit chez un boucher polonais ayant pignon sur rue sur Saint-Laurent, non loin de Prince Arthur. Il revint une quinzaine de minutes plus tard et fit signe à mon père qu'il voulait le voir dans le bureau. Il sortit alors un salami d'environ dix pouces par deux pouces de diamètre et expliqua le tour qu'il entendait jouer au voyeur. Il plaça le salami à l'intérieur de ses larges pantalons et retourna au coin du bar pour commander deux autres bières. Après quelques minutes, il se dirigea vers les toilettes, en espérant que le voyeur le suive. Malheureusement, ce dernier était alors plongé dans une rêverie quelconque et ne lui porta aucune attention. Le Baron ressortit donc des toilettes et lança à mon père:

—C'est pas vrai que j'ai acheté ça pour rien… ce crisse-là va venir aux toilettes avec moé! J'su tanné de me tenir ça sur la cuisse!

—Dis-moi à voix haute, mais en anglais, que tu dois aller aux toilettes, lui indiqua mon père. J'pense pas qu'y parle français. En anglais, y va certainement t'entendre.

Une dizaine de minutes plus tard, le Baron toussa avec cœur et déclama à voix haute:

—Don't throw my beer away, I have to go to the bathroom…

Puis il prit lentement le chemin des toilettes en continuant d'appuyer son poing contre son pantalon pour que le saucisson reste bien en place. Cette fois, le stratagème fonctionna et le voyeur le suivit immédiatement. Le baron s'installa donc devant l'urinoir de droite et le voyeur, devant celui du milieu. Pendant ce temps, mon père cria aux autres de s'approcher pour voir le spectacle. Déjà, le voyeur en était à avancer la tête vers la droite pour voir le pénis de son voisin. Lorsque le salami sortit des pantalons, il se mit à afficher une vive expression de surprise, suivie d'un mouvement de recul, comme s'il avait peur. Alors que les quelques spectateurs riaient à gorge déployée, le Baron décida de se retourner carrément vers le voyeur avec en main, son incroyable engin. Ce dernier quitta aussitôt les toilettes, presque à la course, se rendit à sa table et prit une dernière gorgée de bière avant de se précipiter vers la sortie sous les regards amusés de tout un chacun. Ceci fait, le Baron revint au bar avec son saucisson en main pour que tous comprennent ce qui s'était passé. Mon père répéta souvent que de toute sa vie, il n'avait jamais rien vu d'aussi drôle. Ainsi, un voyeur avait pris peur devant

un objet qu’en temps normal, il prenait pourtant plaisir à regarder. Le Baron voulut offrir aux autres un bout de son salami, mais devant les mines dédaigneuses de ses comparses, ne put qu’éclater de rire.

Chapitre 23

Le général et l'homme qui parlait aux bières

Claude David prit la parole:

—Moi, ceux que j'oublierai jamais, c'est les deux ti-pères… Lavigne et Dugas… Dommage qu'y soient morts.

—Oui… Deux méchants moineaux! ajouta Mercier

—Le père Lavigne y'avait pas son pareil pour simuler une guerre et surtout, pour la régler, enchaîna mon père. Faudra jamais oublier que c'est ici que les guerres de Corée et du Vietnam ont connu leur dénouement. Pensez à toutes les solutions qui ont été élaborées autour de ces tables. Sans le père Lavigne, ces deux guerres-là seraient toujours en cours.

Le père Lavigne était un sergent du 22e régiment lors de la Deuxième Guerre mondiale. Comme bien d'autres, sa tête était restée en Europe même si son corps était revenu ici. À partir des années 50, jusqu'au milieu des années 70, il se présentait à la taverne presque tous les jours. Il mesurait environ 5'8'' et pesait 180 livres. Bien qu'il n'avait que trente-cinq ou quarante ans, lorsqu'il a commencé à fréquenter notre établissement, il en paraissait au moins vingt de plus. Il est décédé d'un cancer du foie vers l'âge de cinquante-cinq ans. C'est l'une des rares personnes qui a continué à boire de la Dow après les événements de Québec.

Quand il arrivait à la taverne, le matin vers neuf heures, il prenait trois tables près de l'entrée du sous-sol. Puis il se mettait à ramasser les salières et les cendriers qui se trouvaient sur les tables environnantes pour organiser ses combats. Les salières représentaient les soldats de l'armée ennemie et les cendriers, les alliés. Quelques fois, il achetait des croustilles et s'en servait comme avions. Aussi, lui arrivait-il d'aller chercher quelques ustensiles à la cuisine pour s'en servir comme chars d'assaut. C'est pour cela que les employés l'appelaient Le Général.

Les combats pouvaient durer entre une heure trente et deux heures, après quoi il abandonnait le champ de bataille et se présentait à une table, près du bar, pour consommer deux ou trois Dow. C'est alors qu'il divulguait ses conseils à qui voulait bien les entendre quant à la façon de régler les guerres de Corée et du Vietnam. En Corée, il n'aurait pas fallu se gêner et utiliser l'arme atomique. Ainsi, les Coréens du Nord, ou ce qui en serait resté, auraient bien été obligés de se rendre. Quelques années plus tard, au Vietnam, il aurait fallu, selon lui, affamer la population et les Vietcongs.

Nous aurions pu créer un blocus autour du pays visant à empêcher tout ravitaillement et par la suite, brûler les récoltes pour que les Vietnamiens n'aient d'autre choix que de se rendre. Il avançait toujours des solutions simplistes comme celles-là, lesquelles ne tenaient pas compte, évidemment, des alliés communistes qu'étaient la Russie et la Chine.

Une fois que le grand stratège avait élaboré son plan de la journée, il retournait sur les champs de bataille avec deux autres petites Dow. Le «waiter» de service allait alors le voir pour récupérer les tables, les salières et les cendriers, en vue de l'affluence du dîner; Le Général ne protestait nullement, se contentant de dire quelque chose comme:

—Oui, mon colonel, vous pouvez tout replacer; ma stratégie militaire est tellement ancrée en moi que je peux continuer le combat.

Effectivement, assis dans son coin, il continuait d'imiter les bruits d'avions et de chars d'assaut durant tout le dîner. Vers quatorze heures, épuisé, il quittait la taverne en affirmant qu'il avait remporté une victoire, mais pas encore la guerre.

Le père Dugas, lui, a fréquenté la taverne au cours des années 60; c'était un monsieur ultra gentil et très poli. Il devait avoir une soixantaine d'années, faisait plus de 6' et devait peser près de deux cents livres. Il travaillait jadis dans la construction, mais un accident de travail l'avait laissé avec une faiblesse importante au dos et une jambe qui tenait grâce à des tiges de métal. Il se déplaçait donc avec difficulté.

Il ne visitait pas la taverne tous les jours, mais lorsqu'il le faisait, il arrivait toujours vers 14h30. Il s'assoyait près de la cuisine puis commandait un repas avec une petite Labatt 50. Quand il en était rendu à sa cinquième ou sixième bière, il changeait complètement et devenait celui que nous appelions «l'homme qui parlait aux bières». Du coup, il se mettait à converser avec sa bouteille. Parfois, il lui parlait doucement, amoureusement et soudain, il se mettait à lui crier après. Il pouvait aller jusqu'à dire à sa bière qu'il l'aimait, qu'elle était belle, qu'il n'y en avait pas de plus belle qu'elle, etc. Puis il s'endormait sur la table pendant quelques minutes avant de se réveiller en marmonnant quelque chose qui ressemblait encore à des mots doux. Si quelqu'un avait le malheur de ramasser une bouteille vide se trouvant sur sa table, il se faisait littéralement engueuler. L'homme, si doux au départ, devenait excessivement possessif. Parfois, il prenait sa bouteille entre ses mains et la plaçait à l'intérieur de son manteau en la caressant. Ensuite, il la cognait sur la table et se mettait à l'injurier, la traitant de «maudite vache» et de «guidoune». Lorsqu'il en était là, on devait se dépêcher d'aller chercher la bouteille puisqu'à tout moment, il risquait de la lancer. Nous n'avons jamais pu savoir s'il était marié et si pour lui, la bouteille représentait sa

femme. De plus, il pouvait tout aussi bien discuter avec la bouteille comme s'il s'agissait d'un vieil ami. En ce cas, on l'entendait dire:

—Et puis… Comment as-tu aimé ta journée d'hier? Moi, j'ai passé une belle journée même si c'était assez humide. J'pense qu'on va avoir un hiver très dur, cette année. Pis tes amours… Toujours avec Pauline?

Cette conversation pouvait se prolonger durant une heure ou deux, jusqu'à ce qu'il annonce à sa bière:

—Je pense qu'on a assez bu pour aujourd'hui. Embarque… J'vas te déposer à la maison.

Même si c'était interdit, nous le laissions tout de même partir avec sa bouteille sous le manteau.

Chapitre 24

Toe-Scotty Sutherland

Les tavernes étaient également un milieu très propice à l'émergence de gérants d'estrade, particulièrement dans le domaine du sport. Il n'était pas rare de voir des clients critiquer le travail de joueurs ou d'instructeurs. En effet, qui de mieux qu'un homme ayant bu trois ou quatre bières pour donner des conseils judicieux à une équipe de hockey, de baseball ou de football? Un de ces spécialistes du sport qui fréquentait la taverne était celui que les gens appelaient Toe Sutherland. Son véritable nom était Arthur Sutherland, mais les clients et les employés l'appelaient Toe parce que le nom de l'instructeur des Canadiens de Montréal, dans les années 60, était Toe Blake. Par la suite, dans les années 70, alors que les Canadiens connaissaient du succès avec l'instructeur Scotty Bowman, Arthur fut rebaptisé Scotty Sutherland.

Celui-ci était originaire d'Irlande et a fréquenté la taverne à partir des années 50, et ce, jusqu'à sa mort, soit à l'été 86. Il avait à peu près le même physique que mon père et sa politesse, son savoir-vivre, sa façon de s'habiller et sa propreté en faisaient un des préférés des femmes. Il avait toujours quelque chose à nous raconter au sujet d'une nouvelle conquête et de ce côté-là, il n'exagérait point. C'était un vieux garçon qui demeurait à l'appartement 12, juste en haut de la taverne. Il travaillait comme «waiter» à la taverne de mon cousin Guy, située, elle aussi, sur le boulevard Saint-Laurent, mais beaucoup plus au nord, à l'intersection de la rue Crémazie. Il lui arrivait, à l'occasion, de travailler pour nous lorsque le besoin se faisait sentir, comme, par exemple à la St-Jean. Quelques fois, nous l'appelions aussi Monsieur Mark Ten puisqu'il fumait les cigarettes de cette marque, en plus de collectionner les coupons à l'intérieur des paquets. Il s'agissait de coupons que l'on pouvait échanger contre des primes, selon le même principe que les Air Miles d'aujourd'hui. Ainsi, plus vous fumiez, plus vous pouviez vous procurer des cadeaux. Nous disions à Arthur qu'avec cent mille coupons, il aurait droit à un beau poumon artificiel. Plutôt difficile, aujourd'hui, d'imaginer des cigarettes donnant droit à des primes.

Toe connaissait par cœur tous les noms des joueurs ayant évolué au sein du Canadien durant les années 50 et 60, ainsi que le numéro de chandail de chacun. Il pouvait aussi vous révéler, année par année, leur nombre total de buts et de mentions d'assistance. Même si tous les connaisseurs de hock-

ey étaient d'accord pour dire que Toe Blake, gagnant de huit coupes Stanley en treize ans avec le Canadien de Montréal, était le meilleur instructeur de l'histoire, Arthur (ou Toe) prétendait, lui, que ce n'était qu'un «ouvreur de porte». Selon lui, du fait que Toe Blake s'était toujours retrouvé à la barre d'équipes très fortes, il n'avait aucun mérite. Lorsque notre ami avait pris quelques bières, il allait même jusqu'à prétendre que s'il avait été leur entraîneur, les Canadiens auraient remporté non pas huit coupes Stanley en treize ans, mais bien treize. Il ne pardonnait pas à Blake d'avoir échappé celle de 1967, alors même que c'était l'année de l'Expo, aux mains des Maple Leafs de Toronto. Quelle honte, pour Montréal, se plaisait-il à dire, Montréal qui cette année-là, recevait des visiteurs du monde entier! Comment une équipe comptant en ses rangs des joueurs comme Jean Béliveau, Henri Richard, Bobby Rousseau, Yvan Cournoyer, Dick Duff, Claude Provost, Jean Guy Talbot, et Rogatien Vachon avait-elle pu perdre en six matchs cette finale disputée contre une équipe formée de «has been» et de «never were» comme les Leafs? Il énumérait alors les noms de certains joueurs des Leafs qui, selon lui, étaient finis depuis quatre ou cinq ans. Parmi eux, se trouvaient les vénérables George Armstrong, Allen Stanley, Red Kelly, Tim Horton et surtout, le gardien de but de plus de quarante ans, Johnny Bower. Si les Canadiens avaient pu perdre contre une équipe aussi lamentable, c'était sans doute parce que les joueurs ne voulaient plus jouer pour Blake. Or, si notre Toe Sutherland avait été en charge, sûr qu'il aurait sorti le fouet et sûr que les Canadiens auraient éliminé les Leafs en quatre parties, d'autant plus qu'il avait remarqué que Bower était très faible, à ras la glace, sur le côté de la mitaine. Comment Blake avait-il pu faire pour ne pas remarquer cette défaillance pourtant si évidente?

Au cours des années 70, les employés et les clients commencèrent à le nommer Scotty Sutherland en l'honneur du nouvel instructeur des Canadiens, Scotty Bowman. Selon notre expert, Bowman était meilleur que Blake, mais il était, tout au plus, un instructeur moyen. Même si Bowman gagna cinq coupes Stanley en huit ans et que les Canadiens connurent, en 1976-1977, une saison de 132 points, Scotty Sutherland, lui, aurait pu faire beaucoup mieux. Selon lui, Guy Lafleur et Yvan Cournoyer ne jouaient pas suffisamment. De plus, Bowman changeait beaucoup trop ses trios. S'il avait utilisé les trios imaginés par Arthur, les Canadiens auraient certes pu gagner deux ou trois coupes Stanley supplémentaires.

Alors que mon père racontait l'histoire d'Arthur, Walter rappela à tous les événements de l'année précédente, 1986, alors que les Canadiens avaient gagné une autre coupe Stanley. À ce sujet, il raconta:

—Tout au long de l'année, Arthur me disait que les Canadiens ne faisaient pas assez confiance à leurs vétérans. C'est avec des joueurs comme Bob Gainey et le gardien Doug Soetaert que Montréal devait gagner, pas avec des petits jeunes comme Petr Svoboda, Patrick Roy, Stéphane Richer et, plus tard, Claude Lemieux.

Et Arthur ajoutait en toussant, ce qui lui arrivait d'ailleurs de plus en plus souvent:

—S'il continue de faire jouer les jeunes, l'instructeur Jean Perron va perdre son emploi.

Puis les séries éliminatoires débutèrent et contre toute attente, les Canadiens se mirent à gagner à cause des plus jeunes, en particulier de Claude Lemieux et de Patrick Roy. Un soir où il avait pris quelques bières pour fêter une victoire du Canadien contre Hartford, Scotty Sutherland déclara à Walter:

—Demain matin, j'ai rendez-vous avec Patrick Roy à la taverne d'Henri Richard sur l'avenue du Parc. S'il est prêt à suivre mes conseils, je crois que les Canadiens auront des chances de gagner la coupe Stanley.

Walter lui répondit:

—Tu m'feras pas croire à moi que tu vas rencontrer le jeune Roy; et même si c'est vrai, faudrait surtout pas qu'y suive tes conseils.

Le lendemain soir, Scotty Sutherland affirma à mon père et à Walter que le jeune Patrick Roy était très intelligent puisqu'il avait accepté de suivre ses conseils. Il lui avait recommandé, entre autres, de rester debout le plus souvent possible.

Quelques semaines plus tard, les Canadiens, contre toute attente, gagnaient la coupe Stanley. Selon Arthur, ils lui devaient une fière chandelle. Malgré les remarques de mon père à l'effet que Roy avait passé toutes les séries agenouillé, restant ainsi fidèle à son style papillon, plutôt que debout tel que recommandé par Arthur, ce dernier criait sur tous les toits qu'il était le grand responsable de la victoire du Canadien.

Ce devait toutefois être la dernière coupe Stanley pour Arthur puisqu'au mois de juillet 86, on lui diagnostiqua un cancer du poumon en phase terminale. Avant même que ne débute la prochaine saison de ses chers Canadiens, il nous avait quittés. En fin de compte, il n'aura pas eu assez de temps pour accumuler suffisamment de coupons de Mark Ten pour obtenir son poumon artificiel. Même si personne n'a jamais pris Toe-Scotty au sérieux, il n'en demeure pas moins que depuis que le grand stratège n'est plus là pour prodiguer ses conseils et communiquer ses stratégies, les Canadiens n'ont gagné qu'une seule coupe Stanley en vingt-sept ans. Cette coupe fut acquise en 1993 grâce à… Patrick Roy.

Chapitre 25

La fin d'une histoire

Le temps avait filé très vite en cet après-midi de juin. Déjà les gens voyaient la fin de la petite fête arriver, sauf que personne n'avait vraiment envie de quitter la taverne pour une dernière fois. Tous formaient une grande famille et comme dans chaque famille, certains s'aimaient beaucoup tandis que d'autres n'arrivaient pas à s'endurer. Mais pour tous, l'heure des adieux serait difficile.

Puis Papa annonça qu'il était maintenant dix-huit heures et qu'il fallait fermer.

—Le party de cet après-midi me faisait un peu peur… confessa-t-il. Je craignais de ne pas vraiment savoir quoi vous dire, que notre dernière journée se termine sur des silences et des regrets. Quand je vais mettre la clé dans la porte, tout à l'heure, je crois bien que je vais avoir les larmes aux yeux; on ne peut pas mettre fin à une histoire qui a duré trente-six ans sans un pincement au cœur. Mais je suis tellement heureux de l'après-midi qu'on vient de passer ensemble. Tellement de bons souvenirs me sont revenus en tête! En plus de vous tous, j'ai revu en pensées plein de gens qui ont meublé nos journées et qui aujourd'hui, ne sont plus là. Je voudrais en particulier souligner l'importance des employés… vos «waiters». Souvent, ces personnes-là ont été, en quelque sorte, les metteurs en scène des pièces de théâtre qui se jouaient ici chaque jour et dont on s'est rappelé aujourd'hui. C'est eux qui devaient à la fois vous servir et éviter les débordements qui pouvaient arriver quand vous aviez trop bu. Il fallait qu'ils soient drôles, compatissants et autoritaires en même temps. Pour tout ça, je veux les remercier. Quant à vous autres, les clients, vous m'avez permis de gagner honorablement ma vie et aujourd'hui, plusieurs d'entre vous sont devenus des amis.

—Moi, Monsieur Duval, intervint alors André, je voudrais dire au nom de tous les employés que ça toujours été un plaisir de travailler pour vous. Vous avez été un père ou un grand-frère pour plusieurs d'entre nous. L'heure de la retraite a aussi sonné pour moi.

Fernand raccompagna chacun des membres du groupe à la porte d'entrée. Ensuite, c'était la poignée de main et dans certains cas, l'accolade. Une fois tout le monde parti, je suis demeuré avec lui pour ramasser les verres et nettoyer un peu. Même s'il n'était plus propriétaire des lieux, il

n’avait pas perdu son sens des responsabilités. Nous sommes même allés au sous-sol pour voir si tout était en bon état. Le chat de la taverne avait été donné à un voisin quelques jours auparavant. Curieusement, après la trentaine de Ti-Mine que nous avons eus, le dernier de la liste s’appelait Cadeau, un nom que lui avait donné ma fille Caroline, alors âgée de dix ans.

Puis j’ai accompagné mon père jusqu’à la porte avant en le regardant le plus possible dans les yeux. Lorsqu’il a mis la clé dans la porte pour la dernière fois, j’ai vu des larmes couler sur ses joues. J’ai parfaitement compris la raison de ses larmes, douze ans plus tard, lorsque pour des raisons d’ordre politique, je fus congédié de mon travail. J’évoluais alors en tant que directeur-général de la ville de Granby, un emploi que j’aimais beaucoup. Quand j’ai franchi la porte pour la dernière fois, après vingt-cinq ans de service, j’ai ressenti la même douleur que mon père. Treize mois plut tôt, ce dernier nous avait quittés pour un monde qu’on dit meilleur.

Épilogue

J'espère, chers lecteurs, que vous venez de vivre une belle aventure en ma compagnie. Le quartier où était située la taverne Park House a subi de nombreuses transformations au cours des années. On constate, par exemple, qu'il s'agissait au départ d'un quartier de riches; la famille Molson y demeurait et à la fin des années 1800, l'édifice de la taverne était occupé par F.G. Foisy, un fabricant et distributeur de pianos et de machines à coudre. La situation même de cet édifice, au haut de la côte Saint-Laurent, le plaçait dans ce qu'on peut appeler la haute ville. Avec le temps, les choses ont changé et le quartier fut habité par des pauvres et des immigrants qui requéraient de grands logements. Il est assez renversant de constater que la taverne et ses logements du dessus, que mon père avait obtenus pour quatre-vingt-dix mille dollars au moment de l'achat, n'ont été revendus que cent soixante-quinze mille dollars en 1987. Le quartier ne faisait alors que commencer à changer; on y trouvait de plus en plus d'artistes et de jeunes professionnels. En 1999, la bâtisse a été revendue à trois-cent vingt mille dollars et en 2003, un million cent seize mille dollars. Ces hausses de prix démontrent que le secteur est redevenu un coin branché, plus particulièrement à partir des années 2000.

C'est donc un quartier qui est passé de l'opulence à la pauvreté, et de la pauvreté à une certaine richesse. Il est assez étrange de se dire qu'il y a à peine trente-cinq ans, les femmes n'étaient pas admises dans les tavernes. Le Québec doit sûrement être l'un des rares endroits au monde où tel était le cas. Cette situation a contribué à construire, dans ces débits de boissons, des microcosmes qui n'existeront plus jamais. L'histoire serait sans doute moins savoureuse à raconter si cette discrimination inacceptable n'avait pas existé.

Quand je relis le livre que je viens d'écrire, je comprends que j'y raconte un peu l'histoire de mon père, mais je me rends compte que c'est aussi la mienne. Je suis heureux d'avoir eu un père comme le mien, tout comme je suis très content d'avoir eu la chance de bien connaître la taverne et les gens qui l'habitaient. Ce fut pour moi une merveilleuse école de la vie. J'y ai appris que ce n'est pas parce que nous vivons de l'aide sociale ou que nous sommes immigrants qu'on doit être méprisé. J'ai aussi compris qu'aucune personne n'est meilleure que les autres et j'en suis très heureux. J'ai rencontré plein de gens au cours de mon existence qui n'ont jamais eu la chance de recevoir une telle leçon de vie, que ce soit dans une taverne ou ailleurs.

Remerciements

Je voudrais remercier mon ami Patrick Carpentier pour les nombreuses recherches qu'il a effectuées sur le quartier et sur les transactions impliquant la taverne Park House. C'est aussi lui qui a résolu le mystère entourant ce nom. Merci aussi pour son aide tout au long de la rédaction et de la correction.

Également un merci tout spécial à mes frères Richard et Jean qui m'ont encouragé au fur et à mesure que je leur envoyais les chapitres du présent ouvrage.

Merci enfin à ma compagne Manon qui avec son parti pris habituel, me disait constamment qu'elle aimait beaucoup ce que j'écrivais.

Je lègue ce livre à mes enfants Caroline et Jonathan pour qu'ils puissent mieux découvrir qui étaient leur grand-père et qui est leur père.